N°67
OCT. 2019
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

ATTENTION : ARTISTES EN CRÉATION !

+

LA COMPILE #8

Édito

Simple coïncidence ou signe des temps ? Trois films traitant du monde rural et agricole, *Au nom de la terre* d'Édouard Bergeon, *Depuis les champs* de Thomas Baudre et *La Grâce du sillon* de Cyril Le Tourneur d'Ison, ont été tournés récemment en Mayenne, département dont l'agriculture constitue la première activité économique.
Crises climatique et environnementale, scandales alimentaires, qualité de la nourriture… L'agriculture est au cœur de ces enjeux d'une actualité brûlante. D'autant que l'agriculture française, qui voit disparaître environ 250 exploitations par semaine, s'enfonce dans la crise. Une situation qui, par certains aspects, peut évoquer celle des festivals musicaux : concurrence croissante et mondialisée, structures à l'équilibre fragile qu'un grain de sable peut faire vaciller, difficultés d'adaptation des modèles « traditionnels »… En juin dernier, un collectif d'environ 90 « *festivals indépendants* », via une lettre ouverte titrée « *Festivals, indépendance et diversité* », tirait la sonnette d'alarme. Cachet délirant ou clause d'exclusivité paralysante, la programmation d'artistes têtes d'affiche, indispensable à l'équilibre financier de nombre de festivals, s'avère une équation de plus en plus complexe. Face à la toute-puissance des quelques groupes ou multinationales qui possèdent la quasi-totalité des 20 plus grands évènements français, de nombreux petits et moyens festivals regardent l'avenir avec appréhension, à l'image entre autres d'Au foin de la rue et des Mouillotins en Mayenne, qui interrogent aujourd'hui leur modèle économique.
Comme pour la crise agricole, la solution réside, notamment, dans une nécessaire prise de conscience des « consommateurs ». À vous, à nous de soutenir ces festivals associatifs, à taille humaine, fortement ancrés dans leur territoire et portés par leurs habitants, qui, hors des logiques économiques et comptables, œuvrent au développement local, contribuent à la diversité artistique, et à une indispensable culture de proximité, au cœur de nos vertes campagnes.

Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR

THOMAS BAUDRE

Illustrateur, graphiste, vidéaste, musicien à ses heures, Thomas Baudre varie les supports et les techniques pour inventer un univers bien à lui, sans esbroufe, ni effet de mode.
Diplômé de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'arts en 2017, le Berthevinois vient de terminer son premier film documentaire d'animation, *Depuis les champs*, et planche actuellement sur son prochain court-métrage (voir article page 20).
Jouant avec les textures, les matières, les vibrations généreuses du pinceau, ses images, empreintes d'une certaine douceur, racontent des histoires et éveillent l'imaginaire.
Il signe la couverture de ce numéro ainsi que la pochette de la compile Tranzistor #8.

TRANZISTOR N°67
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Arnaud Hamelin
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : Carole Gervais, François Geslin, Rémi Hagel, Vincent Hureau, Antoine Huvet, Amélie Le Bars, Nicolas Moreau, Armelle Pain, Arnaud Roiné, Antoine Roquier
Maquette : Élise Moret
Mise en page : Antoine Gautreau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 5 800 ex.
La citation du numéro :
« Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison. Il faut demeurer entre les deux, tout près de la folie quand on rêve, tout près de la raison quand on écrit. » André Gide

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Son personnage d'Hyppolite le crieur public l'a fait connaître dans le département et bien au-delà. Conteur, témoin sensible du quotidien, créateur du festival Les contrées ordinaires, il vient de signer *Portraits*, sa dernière création itinérante.
Par Carole Gervais

Olivier Hédin

© Florian Renault

Quand on vous demande ce que vous faites dans la vie, vous répondez quoi ?
Je me présente comme conteur. C'est là d'où je viens, où se trouvent mes racines, mon héritage culturel. Même si je défends la tradition dans le conte, je ne suis pas traditionnaliste. J'y apporte la touche contemporaine du récit. Pour moi, le conte est à la fois un récit de vie, du quotidien – c'est tout le travail que je mène avec la Compagnie Oh ! – et une façon de transmettre la parole d'histoires vécues, qui datent de la nuit des temps.

— L'image véhiculée par le conte est parfois un peu vieillotte…
Pourtant, c'est un art bien vivant ! À l'instar du clown, le conteur a énormément évolué. Je fais partie des rares conteurs, en France, issus de l'espace public et des arts de la rue. C'est là que j'ai fait mes armes. Dès mes 19 ans, j'ai cherché à y placer ma parole. Le conteur que je suis a été sculpté par les rencontres, l'éphémère, par les trépidances de la rue, ses torpeurs aussi parfois, par le mélange, le métissage. Ma parole était plutôt brute, à la base. Elle s'est polie avec le temps, sans pour autant s'aseptiser. Il a fallu que je réussisse à la faire passer à travers des fanfares, des chiens qui aboient, pour l'amener, au fur et à mesure, au plateau, à la scène.

— Comment est née votre passion pour le conte ?
Quand j'étais enfant, en Picardie, ma grand-mère, qui tenait une maison de la presse, me racontait des histoires. Elle m'emmenait dans des univers fantastiques, des récits d'antan. Pas dans des contes traditionnels, mais plutôt dans des récits de vie. J'imaginais les choses à travers les ombres. Installé dans le fauteuil

de son arrière-boutique, je bouquinais des BD à n'en plus finir. Elle me disait : « *Ne lis pas ça ! Ce n'est pas ça la littérature !* ». Et moi, je baignais dans les Marvel, Strange, Tarzan, Blek le Roc… C'était assez incroyable. Ses histoires de sorciers, de lingères, de livres maudits, de sortilèges ont bercé mon enfance. Elle était Vendéenne, imprégnée par tout ce mysticisme. Elle m'a donné mon socle.

Pauline Fontaine et Olivier Hédin, dans *Portraits ou voyage en pays ordinaire*.

© Olivier Cariat

— Quand commencez-vous à vous produire en public ?

Dès l'âge de 17 ans, j'ai commencé à raconter des histoires. D'abord en centres de vacances. Puis dans d'autres lieux. Ma parole semblait faire écho. Après mon bac, je suis parti à Amiens pour y suivre des études d'histoire. Je me suis retrouvé avec tous ces gens qui lisaient des bouquins, moi le fils d'ouvrier, boursier… Je ne suis pas né avec une cuiller en argent dans la bouche. C'est aussi ce qui a fait ma force, qui m'a donné mon impulsion. Aujourd'hui, je fais un travail de proximité, que je veux de qualité. Il y a des leçons à prendre auprès du peuple, des gens simples.

— C'est aussi à Amiens que vous avez rencontré un de vos compagnons de route…

J'ai eu un parcours de frangin avec Olivier Cariat, conteur picard, de la compagnie Conte là d'ssus. À l'âge de 21 ans, Olivier a décidé de devenir professionnel. Très vite, j'ai été associé à sa compagnie… Mais le spectacle n'était pas ma priorité. J'avais choisi l'éducation. Je voulais m'occuper des adolescents. C'est ce qui a fait vibrer ma vie pendant près de douze ans. Je suis devenu conseiller principal d'éducation (CPE) en établissement scolaire. En fait, j'ai mené ces deux activités en parallèle.

— En 2004, vous êtes nommé en Mayenne. Pour vous, ce n'est pas forcément une bonne nouvelle…

Je pose mes valises à Laval, et là, je n'ai qu'une idée en tête : repartir ! J'adore le surf, la glisse. Je visais la Vendée, le littoral, le retour aux racines, et je me retrouve en Mayenne. Je décide d'arrêter tout spectacle, d'aller le plus souvent possible au bord de la mer pour assouvir ma passion, et de ne surtout pas m'accrocher à ce département.

> “ CE QUE JE DÉFENDS, DANS MON TRAVAIL, C'EST QUE LE CŒUR BAT DANS LE BOCAGE ”

— Pourtant, 15 ans plus tard, vous êtes toujours là, et bien là !

Au bout de six mois, la Mayenne va me rattraper. Au cours d'une conversation, Thierry Mousset, de la librairie Jeux bouquine à Laval, me dit, « *ah bon, tu as fait du conte ?* ». Il me met en relation avec Paul Bançais, LE conteur mayennais, qui m'invite, un soir, à l'assemblée générale de son association La Plume au bec. La scène est ouverte. On me donne la parole. De nombreux conteurs amateurs et des gens du réseau des bibliothèques sont dans la salle. Ils viennent vers moi en me disant, « *il faut que tu viennes conter chez nous !* » Et là, tout ce que j'avais refusé, depuis mon arrivée, s'offre à moi ! Ça a donné dix spectacles, la création d'une compagnie, une diffusion nationale, une carte de visite dans le réseau professionnel des conteurs. C'est assez fou !

— Finalement, qu'avez-vous trouvé dans ce département ?

Le vert, la Mayenne qui coule, un autre rythme de vie, les réseaux d'entraide, la solidarité écologique. Je me suis impliqué dans les réseaux de protection des migrants, j'ai redécouvert un militantisme altermondialiste, des projets d'habitat commun, un mode de vie en phase avec la société de demain. Dans laquelle il n'y a pas d'autre choix que de revenir à des comportements altruistes. C'est une grande leçon de vie, la Mayenne ! Je me sens citoyen du monde, mais c'est ici que je replonge mes mains dans la terre, dans mon jardin, mon village, à La Chapelle-au-Riboul. Un lieu central, d'expérimentation constant, dans le vivre-ensemble, les projets collectifs, les utopies communales au sens de 1870. Pour moi, la Mayenne, c'est le grand écart entre le 22e siècle – avec la réalité virtuelle – et le 19e siècle – avec ses campagnes. Ce que je défends, dans mon travail, c'est que le cœur bat dans le bocage. On n'est pas reclus. Dans mon bled, ça pulse !

— Et sur le plan culturel ?

La Mayenne, c'est un réseau culturel, artistique et associatif incroyable. Un maillage exemplaire. Mon micro-exemple, c'est notre Nord Mayenne, d'est en ouest, sur cet ancien Pays de Haute Mayenne : on est mutualiste ! Avec les grands frères d'Au Foin de la rue, Tribu Familia et Le Kiosque, on se donne un rendez-vous commun tous les deux ans pour bosser ensemble. Ça s'appelle MIAM et ça se passera chez moi, au village, l'année prochaine.

— Comment êtes-vous arrivé à La Chapelle-au-Riboul ?

En tant que CPE, j'avais choisi d'être remplaçant. J'ai fait 20 bahuts, en Mayenne, avant d'arriver dans les collines du nord ! Comme c'était loin de Laval, où j'habitais, j'ai vécu dans mon camion, à l'Étang des Perles, du côté de Villaines-la-Juhel. Je me suis imprégné des collines, des rivières, des lacs, des carrières cachées… Après deux ans d'itinérance, j'ai eu besoin de me poser. Fin 2008, à La Chapelle-au-Riboul, j'ai découvert une ruine abandonnée sous les broussailles. J'ai eu la folie d'acheter ce lieu.

— Et là, le conte vous rattrape encore une fois…

Quelques mois plus tard, Michel Burson, le maire de l'époque, vient me voir et me dit : « *Je sais que tu es conteur, je veux que la commune t'invite à raconter une histoire à la population.* » Il insiste pour que je sois rémunéré. Je me retrouve face à 200 personnes. L'accueil est excellent. Il est temps, pour moi, de quitter l'Éducation nationale. En 2010, je crée ma compagnie, en y associant les villageois. Les six premiers administrateurs sont des habitants de La Chapelle-au-Riboul. L'année suivante, l'idée d'organiser un événement fédérateur dédié au conte, qui rassemble les gens, fait son chemin. Je voulais, en quelque sorte, remercier ces bénévoles qui me donnaient de leur temps. C'est comme ça que sont nées Les Contrées ordinaires. Et je me retrouve à la tête d'un festival de l'oralité qui, de 400 spectateurs au départ, en rassemble aujourd'hui 1 500. Pour leur 4e édition, les Contrées investiront la Maison de Perrine, haut-lieu patrimonial de la commune. Près d'une trentaine de conteurs sont attendus. Parmi eux, Pépito Matéo, Art Sign, Gaëlle Sara Brantome, Albaricate, Thierry Bénéteau, Edwige Badge, Monsieur Mouch… Balade conté, nuit du conte et autres causeries sont au programme.

À VOIR

Les Contrées ordinaires, « *festival du conte dans tous ses états* », les 18 et 19 octobre à La Chapelle-au-Riboul.

— Votre actualité, c'est aussi *Portraits, ou voyage en pays ordinaire*, étonnant spectacle que vous avez créé en mai dernier…

Deux camions arrivent un soir, sur une place de village, sans prévenir. Un homme et une femme vont s'y installer pour quatre jours et quatre nuits, faire de cet espace public leur salon à ciel ouvert… Avec Pauline Fontaine, ma partenaire de jeu, on ne se présente jamais comme des artistes, mais comme des voyageurs. Et là, on percute de plein fouet le quotidien, l'ordinaire, le regard des gens qui se demandent ce qu'on fait là. La rencontre s'opère, les peurs s'estompent. On touche à la notion d'accueil, d'étranger. Tout ce qu'on observe, les paroles que l'on collecte, constituent la matière première du spectacle, que l'on présente dans la rue, devant nos camions. Ce qui est très fort, aussi, dans ce spectacle que l'on réinvente à chaque nouvelle étape, c'est le croisement entre les différents publics… Le spectacle a déjà été donné en Mayenne, en Anjou, en Picardie. Il est amené à tourner jusqu'en 2021. Ce voyage-là ne fait que démarrer ! ◆

© Prisma Laval

MAGIE NOUVELLE

BRICOLAGES CÉLESTES

C'est sans doute là qu'on a le popotin le mieux assis en Mayenne. Achevé en 1999, le magnifique **Théâtre des Ursulines** à Château-Gontier fête ses 20 ans ! Le Carré, scène nationale, qui exploite le lieu, convie pour cet anniversaire un invité de marque. Avant d'entamer une tournée marathon, **Étienne Saglio** y présente les 15 et 16 novembre sa dernière création, *Le bruit des loups*. L'artiste rennais, dont les spectacles conjuguent beauté plastique, fulgurances poétiques et illusions bluffantes, s'est imposé en 10 ans comme une référence incontournable dans le domaine de la magie nouvelle.

Breton, le jongleur et magicien a plus qu'un pied dans le 5.3 : il a implanté son camp de base dans l'agglo lavalloise. Un entrepôt de 400 m², lieu de construction et de stockage de décors, royaume du Lavallois **Simon Maurice**. Régisseur plateau et constructeur en chef d'Étienne Saglio, il est l'un de ses proches collaborateurs depuis 2013. « *je bricole des trucs depuis que je suis tout petit,* sourit ce rêveur aux mains d'or. *Aujourd'hui, c'est devenu mon travail* ». Autodidacte, il apprend les bases du métier de régisseur au… Théâtre des Ursulines, avant de partir trois ans en tournée avec la grande chorégraphe américaine Carolyn Carlson, dont il réalisera la scénographie de l'ultime spectacle.

Depuis deux ans, Simon travaille avec Étienne Saglio à plein temps. Les esquisses du *Bruit des loups*, ils les ont tracés ensemble. « *Étienne me dit par exemple : j'ai envie de faire voler un oiseau ou de faire disparaître un objet dans le sol. À moi de trouver les machineries et solutions techniques pour que cela soit faisable et invisible. Parfois, je passe plusieurs jours pour trouver une solution qu'au final personne ne décèlera* ».

Mobilisant une équipe de 13 personnes sur la route, ce nouveau spectacle requiert une scénographie qui entre tout juste dans un semi-remorque. Un casse-tête, qui constitue d'ailleurs le job de Yohann Nayet, régisseur général de la compagnie et autre Mayennais de l'équipe avec Camille Cotineau, régisseur vidéo. « *Ce spectacle, c'est un truc de dingue, qui nous a tous dépassés,* raconte Simon. *Même sur des grandes scènes comme celles des Ursulines, on devra faire rentrer la scéno au chausse-pied* ». Le public aussi devrait être serré, la billetterie annonçant déjà quasi-complet fin septembre. Avis à ceux qui le rateront, *Le Bruit des loups* passe aussi par Le Mans et Rennes début 2020.

EXPO

MAISON NEUVE

Attention peinture fraîche : **La maison bleue**, galerie municipale au cœur du centre-ville de Craon, fait peau neuve. Propriétaire du lieu, la mairie en confie cette saison la direction artistique à l'association Octopus, alias Delphine et Alexis Horellou, artistes, auteurs de bandes-dessinées et initiateurs du festival Rustine. Objectif : proposer, dans ce « *lieu de curiosité et de création* », des expositions d'artistes professionnels, visant le public le plus large possible. Aux expos s'adosseront des actions culturelles et pédagogiques en direction des écoles, centres de loisirs, maisons de retraite, etc.

Au menu (alléchant) de cette première saison, huit artistes explorant des univers très divers : peinture abstraite (Fréderic Jaquin), gravure (Christophe Forge), photo (Laurent Gaudard) ou illustration (Anne-Claire Macé). Une soirée festive est prévue au lancement de chaque expo. Entrez sans frapper !

Totalement cool Le 19 octobre à Azé, l'asso **T-Paze** réédite sa bien nommée **Soirée trop cool**. Pour cette 4e édition, la team du dirty south a concocté, comme à son habitude, un mix bien senti des artistes les plus cools du moment : de l'inépuisable Quentin Sauvé (folk), à Dewaere et ses « *hits noise rock malades* », en passant par La Jungle, duo belge complément barjo, élu « claque de l'année » par nos soins. Bref, un soirée inloupable.

Hip hop don't stop Vingt ans que la danse hip hop s'enracine à Laval, bien au-delà des modes. Dédié aux cultures urbaines, le festival **J2K** met à l'honneur cette dynamique, conviant sur scène danseurs amateurs et compagnies professionnelles, dont notamment l'excellent quatuor hip hop féminin Paradox-sal à l'affiche de cette édition 2019. Aussi au programme, de nombreux rendez-vous (presque) tous gratuits : battle de breakdance, concerts, conférence, slam… Jusqu'au 26 octobre à Laval.

Loup y es-tu ? Début 2019, à l'invitation de l'association **L'art au centre**, la plasticienne **Christine Laquet** entamait à Laval une résidence de cinq semaines, étagée jusqu'à octobre. Du 26 octobre au 22 décembre à la galerie de la Porte Beucheresse, elle présente le fruit des recherches menées lors de sa résidence. Associant dessins, vidéos et performances, l'artiste nantaise fait du loup la figure centrale de cette exposition. Une figure hautement symbolique, qui dit beaucoup de nos peurs et de notre relation à la nature.

© Florian Renault

CAFÉ-CONCERT

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

« *Je suis né ici. Quand mes parents ont ouvert ce bar en 1992, j'avais 3 ans. Depuis, je crois que je n'ai manqué aucun des concerts qui se sont déroulés là !* », témoigne Florentin Hamon, qui fête sa deuxième année derrière le comptoir du **Décibel**, café-concert niché dans le petit bled rural de Montenay.

Des concerts, ce lieu unique en Mayenne en a pourtant vu passer plusieurs centaines. En 2003, le café des parents de Florentin, baptisé « Chez Fabienne », change de mains. Nouveau capitaine du navire, Philippe Olenic agrandit et équipe en son et lumières le lieu, jouissant désormais d'une capacité de 200 places. Et lorsqu'un jour de 2017, il fait part à Florentin de son envie de « *passer à autre chose* », le jeune trentenaire saute sur l'occasion. « *Tenir un café, ça me plaît. Mais c'est qui m'intéresse avant tout, c'est la musique. Des lieux comme celui-ci, il n'y en a plus beaucoup, il faut les défendre* », argumente ce batteur autodidacte, issu d'une famille où « *tout le monde joue d'un instrument* ».

Même si ses goûts sont très éclectiques, de la chanson au reggae, le jeune patron reprend les bonnes habitudes de la maison, devenue un passage obligé de la scène punk alternative hexagonale. Les Ramoneurs de Menhir s'y sont produits « *6 ou 7 fois* », tandis les légendaires Sales majestés fêteront le second anniversaire du Décibel, le 19 octobre. « *Les artistes aiment jouer ici. On met un point d'honneur à les accueillir dans les meilleures conditions. Comme à la maison !* » Et le public est au rendez-vous des deux concerts mensuels du bar. Une clientèle d'habitués, dont une bonne partie s'est renouvelée avec l'arrivée de Florentin, qui conclut : « *au-delà de la programmation, les gens apprécient l'accessibilité du tarif d'entrée et la proximité du bistrot, son côté sans barrière, chaleureux et familial* ». Une affaire de famille, encore et toujours.

Beau comme un camion Évènement ! Lancé en 2011, le **MuMo** (pour musée mobile) débarque pour la première fois en Mayenne. Ce camion, transformé en musée d'art contemporain itinérant, sillonne les campagnes et zones périphériques françaises, pour mettre l'art à la portée de tous, et notamment des enfants. Si les visites en journée sont réservées aux scolaires, en soirée, l'entrée est ouverte à tous. Du 28 octobre au 22 novembre, étapes prévues à Laval, Villaines-la-Juhel, Vaiges, Renazé et Craon.

Hop C[e], le 6 décembre à Arquenay.

SAISON CULTURELLE

À L'EST, DU NOUVEAU !

« C'est que le début, d'accord, d'accord… » Mais quand même, l'évènement vaut d'être souligné : cet automne, le **Pays de Meslay-Grez** lance sa première saison de spectacles. Très étendu, comptant (seulement) 14 000 habitants, ce territoire rural à l'est de Laval était le dernier du département à ne pas proposer de saison culturelle à sa population. Pas question pour autant de parler de désert culturel : « *on peut se prévaloir d'un réseau de médiathèques bien maillé, d'une école de musique et de théâtre, de nombreuses troupes de théâtre amateurs et d'un tissu associatif actif, à l'image des festivals Ateliers jazz et Ça grézille* », tempère Vincent Bréhard, directeur de l'école de musique de Meslay-Grez.

La quarantaine souriante et enthousiaste, il coordonne la petite équipe qui planche depuis près de trois ans sur ce projet de saison. Un « *travail de conviction* » qui a fini par payer : de septembre 2019 à mai 2020, 13 spectacles seront programmés sur le territoire, entre théâtre, chanson, danse, arts de rue… Faisant la part belle aux compagnies régionales et locales (Art Zygote, Théâtre de l'éphémère, Bretelle & Garance…), la programmation affiche aussi sa volonté de toucher le jeune public et les établissements scolaires. Particularité : itinérante, la saison bourlingue, de Meslay à Bouère, d'Arquenay à Saint-Denis-du-Maine, « *pour permettre à des petites communes, qui n'en auraient jamais eu les moyens, d'accueillir chez elles des spectacles professionnels* ». Cette première saison, encore modeste, Vincent la voit comme un « *test, pour envisager de futurs développements les années suivantes* ». C'est que le début…

Full contacts Lieux de répétition, studios d'enregistrement, cours, dispositifs d'accompagnement, luthiers, réparateurs d'instruments… Le **guide des musiques actuelles en Mayenne** répertorie tous les contacts utiles aux musiciens du 5.3, et propose de précieux conseils et fiches pratiques. La nouvelle version mise à jour est téléchargeable sur tranzistor.org

Bienvenue au club Rompre avec la tyrannie du présent pour se plonger dans des films « anciens » n'ayant rien perdu de leur actualité. C'est ce que défend l'association **Atmosphères 53** (qui fête ses 30 ans) avec son **ciné-club**. Un cycle de 8 « films de patrimoine », diffusé une fois par mois par six cinémas du département. À l'affiche de cette seconde saison notamment : *Carrie* (Brian de Palma), *Les feux de la rampe* (Charlie Chaplin), *La leçon de piano* (Jane Campion)…

Le rouge et le noir Nouvelle saison aussi pour **Les soirées rouges**, orchestrées par l'association **Au foin de la rue** au cinéma Le Majestic à Ernée. Depuis 2014, le principe reste inchangé : proposer un cycle de 4 à 5 films dont le sujet principal est la musique, avec « un avant » (accueil chaleureux façon Foin de la rue, interventions d'invités) et un « après projection » (coup à boire…). Prochain rendez-vous le 7 novembre à 20h17 avec un ciné-concert !

On air Douzième saison pour l'**émission Tranzistor**, qui poursuit son rendez-vous mensuel sur **L'Autre radio**. Chaque premier jeudi du mois à 21h, l'émission reçoit un artiste ou un acteur culturel pour une interview en forme de portrait. Trois émissions live, associant interviews et concerts en public, sont aussi au programme de la saison 2019/2020 !

© Std Ae3 / A. Hrt

Élodie Boutry, *Panorama*

EXPO

POP TANDEM

Depuis près de 30 ans, un collectif d'artistes plasticiens, réunis au sein de l'association **AAA53**, se fédère pour organiser des expositions, gérer une artothèque, et animer un lieu d'exposition, **La maison rigolote**, à Laval. Présentant habituellement le travail d'artistes ancrés en Mayenne, AAA53 confie cet automne les clés de sa galerie à la jeune commissaire d'expo lavalloise Jeanne Pelloquin, pour une exposition faisant dialoguer deux plasticiennes parisiennes, Élodie Boutry et Leslie Moquin.

L'une, Élodie Boutry, réalise des sculptures qui résonnent avec la topographie des lieux où elles sont installées. L'autre est photographe et voyageuse, hésitant sans cesse entre approche poétique et documentaire, exotisme et réalité. Point de rencontre : leur goût pour les couleurs « *pop et chatoyantes* », et la façon dont elles interrogent la notion de paysage. Bousculant les codes de l'accrochage classique, l'expo invite à « *une relecture de l'espace de la galerie transformé par l'image et le volume* ». Du 18 octobre au 10 novembre (entrée libre).

MODE

TROMPE LA MORT

Un agent immobilier, par ailleurs métalleux, qui abandonne son boulot pour monter une marque de vêtements baptisée **Crève** ? L'histoire peut laisser perplexe. Pourtant près de cinq ans après sa création, la marque lavalloise cartonne, et touche un public toujours plus large. À l'origine du projet, Pierre Cléry, chanteur du quartet metal Fat dead shit, ne trouve « *aucune fringue qui [lui] corresponde dans les magasins* ». « *Eh bien monte ta marque* » lui rétorque un ami, qu'il prend au mot. « *Je m'interrogeais sur ma vie. J'ai tout lâché pour me lancer dans cette aventure* ». Il cogite pendant six mois, avant de lancer Crève clothing. Premier pari gagné : le nom de la marque, radical et provocateur, suscite l'adhésion du public. « *Toute l'identité de Crève tient dans son nom, une revendication qu'il faut prendre au second degré, en mode : "tu n'aimes pas ma tête, mes tatouages, ma musique ? Tu n'aimes pas ce qui est différent ? Eh bien, je t'emmerde !"* » Deuxième tournant : la rencontre avec l'équipe du Hellfest, qui flashe sur la marque et invite Pierre à vendre ses vêtements sur le festival. Les ventes explosent, dopées par la street credibility que le Hellfest confère au projet. « *Aujourd'hui, je commence à vivre de cette activité*, souffle Pierre. *70 % de nos ventes se font sur les festivals et conventions de tatouage où nous sommes présents, 30 % via notre site* ».

Fabriquées en Allemagne et sérigraphiées en France, du bonnet au short, en passant par le classique tee-shirt, les fringues Crève sont signées par des illustrateurs pour la plupart issus du tattoo. En noir et blanc uniquement, les visuels, sobres et graphiques, piochent dans la pop culture, les films gore, l'univers des musiques extrêmes… Avec une prédilection pour les têtes de mort, « *sans doute pour nous rappeler qu'on mourra tous un jour, et que la vie n'est que vanité* ». On ne se baptiste par Crève par hasard.

© Florian Renault

Soyez stages Apprendre les bases de la technique vocale, gagner en aisance sur scène, régler ses problèmes de tempo, choisir une assurance pour son festival, créer un site web… Autant d'objectifs que vous pourrez poursuivre en participant aux stages et rendez-vous info proposés de novembre à avril 2020 par **Mayenne Culture**. Un programme d'une dizaine de formations, à destination des artistes et bénévoles associatifs. Plus d'infos sur mayenneculture.fr

© Thomas Baudre

Attention : artistes en création !

« *Ça pue la chaise !* » Ainsi tranche, d'un verdict sans appel, le chanteur Christophe Miossec, lorsqu'il juge un texte trop scolaire, étriqué, cérébral. Lui comme bien d'autres auteurs, de Baudelaire à Rousseau, ont exprimé leur besoin de marcher, d'éprouver physiquement ce qu'ils créent. Pour faire jaillir du rythme des pas, la musique des mots, le flot des idées.

Certains s'isolent dans leur « île », s'enferment dans leur bulle créative. Quand d'autres ont besoin d'émulation, du brouhaha stimulant des cafés. Il y a mille manières de créer, selon les artistes et les disciplines. Si l'écriture d'une chanson se compare à un sprint, à l'instar du réalisateur Thomas Baudre ou de l'auteure Sandrine Périgois rencontrés pour ce dossier, réaliser un film d'animation ou s'atteler à un roman, s'apparente à un marathon. Une épreuve au long cours, ainsi que l'analyse l'écrivain Haruki Murakami dans son éclairant *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*. Peu de choses en commun non plus entre le travail solitaire d'une artiste textile comme Louise Limontas et l'œuvre collective des compagnies Anima et T'Atrium ou Bretelle & Garance, également au sommaire de ce dossier.

Une constante cependant : quels que soient les cas, créer est une « *entreprise ardue, inquiète, incertaine, parcourue par le doute quant à la valeur du résultat final* », note le sociologue Pierre-Michel Menger. Un artiste n'est jamais certain d'achever le projet qu'il initie, ni d'aboutir à ce qu'il espérait au départ. Et, si tel est le cas, encore faut-il ensuite conquérir le public… Activité peu routinière – il s'agit d'inventer de nouvelles formes, de se renouveler, d'être original –, le travail artistique est, par définition, imprévisible. Une incertitude qui concourt à son prestige, et qui est proportionnelle au sentiment de satisfaction et d'accomplissement que suscite chez l'artiste la réussite d'un projet. « *La création ne serait pas si profondément stimulante et séduisante*, poursuit Pierre-Michel Menger, *si l'individu n'apprenait – à travers les possibles qu'il invente – à se connaître lui-même, à se découvrir unique et multiple* », à fabriquer à partir de soi un monde plus grand que soi.

Bien sûr, la création artistique tient de l'alchimie, du divin et de la magie. Mais au-delà des valeurs romantiques de l'inspiration, du don et du génie qui lui sont associées, « *être artiste, c'est du travail, du travail, du travail et encore du travail* », martèle le musicien Jean-Louis Murat. Répéter inlassablement le même texte, peaufiner pendant des mois son spectacle, dessiner pendant plus d'un an les images d'un film qui durera moins de 10 minutes…

Profitant d'une période d'intense créativité artistique en Mayenne, nous nous sommes plongés dans le secret des ateliers et des lieux de spectacle, pour observer les artistes à l'œuvre, raconter ces aventures rarement dévoilées, et ausculter la force mystérieuse de la pulsion créatrice. ◆

Depuis deux ans, les compagnies Anima et T'Atrium sont embarquées dans un voyage au long cours. Terminus : la création, cet automne, de leurs nouveaux spectacles jeune public. Deux contes fantastiques, ambitieux et essentiels, qui se frottent à la violence du monde. Par Nicolas Moreau

Légendes d'automne

Au départ, une intuition. Le pressentiment que raconter les histoires croisées des nouvelles créations d'Anima et T'Atrium aurait du sens ; tant ces deux spectacles en gestation semblent partager des points communs. Difficile pourtant de comparer les compagnies qui les portent. Née il y a seulement trois ans, T'Atrium est co-dirigée par Sandrine Monceau et Bertrand Fournier, qui ont déjà tous deux une longue habitude de la création, notamment avec leur précédente compagnie, le Théâtre Dû. Présenté à Avignon en 2017, leur premier spectacle, *L'hiver, quatre chiens…*, a reçu un bel accueil des professionnels. Le duo a gagné une confiance qui lui garantit pour sa nouvelle production, *L'île jadis*, le soutien d'une douzaine de théâtres et partenaires financiers.

Si Anima existe depuis 2012, *Les Écœurchées* sera la première création du tandem formé par Jeanne Michel, à l'origine de la compagnie, et Lucie Raimbault, qui l'a rejointe fin 2017. Bien aguerries cependant par leurs expériences respectives, elles ont su convaincre quelques lieux de spectacle de les accompagner dans cette première aventure.

Alors qu'Anima cherche encore son identité, les deux associées sont profondément convaincues que « leur » théâtre doit questionner le monde. « *On s'interroge sur la façon dont on peut être utile à la société en tant qu'artiste* », lance Lucie, cheveux châtains attachés et yeux bleu acier.

« *Affirmer l'implication des artistes dans la cité, éclairer les consciences sans pour autant faire du théâtre forum, ce sont aussi les fondements de notre travail* », abondent Bertrand et Sandrine de T'Atrium, qui porte, comme Anima, une attention particulière aux jeunes générations. Leurs activités d'enseignants en conservatoire ou d'intervenants théâtre en milieu scolaire y sont forcément pour quelque chose : « *c'est un public dont on se sent proche*, confirme Jeanne, *parce qu'on le côtoie au quotidien. On sait quelles sont ses préoccupations, les réalités qu'il traverse, mais aussi ce qui lui parlera, le concernera…* » C'est ainsi que, naturellement, sans qu'ils en fassent une règle, leurs nouveaux projets s'adressent aux enfants et adolescents. *L'île jadis* peut être vue à partir de 8 ans, quand Anima revendique faire, avec *Les Écœurchées*, du « *théâtre adolescent* ».

Autre trait commun : inédits, les textes de leurs dernières créations ont fait l'objet d'une commande d'écriture à des auteurs. Un défi nouveau pour nos quatre artistes, qui les lient encore plus intimement à la genèse de leur spectacle. Avec ce que cela comporte comme risques – nul ne sait de quoi accouchera l'auteur – et comme opportunités – personne n'aura joué avant eux cette pièce dont ils sont à l'origine.

Les possibilités d'une île

Au départ, une intuition, ou plutôt une secousse. Celle qu'a provoquée chez Bertrand Fournier la photo du corps sans vie d'Alan Kurdi, enfant syrien exilé, gisant sur une plage turque. C'est de cette impulsion, de « *la nécessité de parler de l'exode des enfants* », que s'est tissée la trame initiale de *L'île jadis* : l'histoire d'un jeune garçon, Notio, et deux adultes (ses parents ?), exilés sur une île à la nature dévastée. Un décor post-apocalyptique, qui évoque à dessein le dérèglement climatique qui menace notre avenir.

Au-delà de l'exil, ce conte contemporain creuse les questions déjà au cœur de leur précédent spectacle : l'éducation, les liens intra-familiaux. « *Qu'est-ce que c'est qu'une famille ? Dans leur tragédie, comment les personnages vont s'appuyer les uns sur les autres pour rester debout ? Au bout du bout, qu'est-ce qui reste de notre humanité ?* », s'anime Bertrand. La parole chaleureuse de ce quadra à l'élégance discrète et au regard aiguisé s'accélère : « *Comment un enfant peut se reconstruire après un tel déracinement ? De quelle résilience est-il capable.* »

Il confie début 2018 ces interrogations originelles à Sabine Tamisier, dont il a découvert « *l'écriture sensible et pudique* » à la lecture de textes que l'auteur dramatique avait consacrés à l'exode des enfants. « *Très ouverte* », la commande que passe T'Atrium à Sabine Tamisier impose toutefois de limiter la pièce à trois comédiens. « *Pour des raisons économiques : plus nous sommes nombreux en tournée, plus le spectacle coûte cher*, justifie Sandrine Monceau. *Notre précédente pièce nous a confrontés à cette réalité. Dans le réseau jeune public, si un spectacle est trop cher ou trop lourd techniquement, il ne tourne pas.* » Même combat pour Anima, qui limite son équipe à deux comédiennes et deux techniciens sur la route.

Après l'écriture de deux premières scènes pour se mettre d'accord, puis de nombreux échanges et allers-retours – « *je me suis beaucoup impliqué dans l'écriture* », glisse Bertrand –, Sabine Tamisier livre son texte en septembre 2018. « *J'ai pleuré à la lecture* », confesse le metteur en scène, soulagé. Première étape franchie.

Jouer les méchantes

Au départ, une intuition, une pensée surgie une nuit dans la tête de Jeanne Michel. « *Et si on racontait l'histoire de Cendrillon du point de vue de ses demi-sœurs ?* » Lucie Raimbault souscrit : elles tiennent le fil directeur de leur première création, autour duquel elles tournaient depuis quelques mois. Fréquemment adapté, le conte de Cendrillon ne l'a jamais été sous cet angle : « *celui des bourreaux, dont on parle rarement, alors que c'est passionnant de montrer qu'ils sont aussi humains, de décrypter dans leur parcours ce qui les a conduits à maltraiter quelqu'un. Derrière un harceleur se cache souvent un harcelé… Et puis, j'adore jouer les méchantes* », jubile Lucie.

Denis Monjanel et Sandrine Monceau de la compagnie T'Atrium en résidence. © Florian Renault

Traiter du harcèlement s'impose alors comme une évidence. Préoccupation prioritaire de l'Éducation nationale, le sujet est porteur. Et inspire l'auteur du texte, Pierre Koestel, ami de Lucie de longue date. Après « *de longues discussions sur Skype* », et s'être nourri de premières impros libres, de nombreux documentaires et témoignages sur le sujet, le jeune diplômé de l'Ensatt de Lyon finalisait en décembre 2018 la première version d'un huis-clos, mettant en scène deux demi-sœurs, Anaïs et Charlotte, se livrant à une entreprise de démolition psychologique de la trop parfaite Sandrine, alias Cendrillon.

La pièce, comme *L'Île jadis* de T'Atrium, navigue entre réalité et imaginaire, et conserve la dimension métaphorique du conte, qui permet de mettre à distance l'âpreté du propos. Dans ce même objectif, le jeune dramaturge invente une langue très particulière, imagée et rythmée, pas loin du verlan ou des punchlines du rap, qui confère à la pièce un caractère poétique et tragi-comique. Dans le monde des *Écœurchés*, on « *divulgache, on se redore la couenne au sommeil, et on crache bien son jeu* ».

Anima compagnie en résidence à L'Avant-scène à Laval. © Florian Renault

À VOIR

Les Écœurchées, les 18 octobre (Changé), 5 et 7 novembre (Laval), et 12 mars (Mayenne). *L'île jadis*, les 9 novembre (Saint-Berthevin), 26 novembre (Ernée), 6 décembre (Évron) et 23 janvier (Mayenne).

Lors des premières lectures publiques du texte, étonnamment, ça n'est pas cette langue étrange qui dérange les quelques programmateurs présents, mais la dureté du texte. Pierre planche sur une nouvelle version, début 2019, gommant « *les trucs trash* », mais sans édulcorer le propos. « *On n'est pas là pour beurrer des tartines*, s'échauffent Lucie et Jeanne, intraitables sur le sujet. *Tant pis si cela déplaît à certains, il ne s'agit pas d'un spectacle léger. On propose au contraire au spectateur de sortir de sa zone de confort.* »

Plaire ou ne pas plaire. L'enjeu est crucial pour les compagnies, qui remettent en jeu leur réputation et leur avenir à chaque création. « *On vit des moments de doute perpétuels : fait-on les bons choix ? Vise-t-on juste ?* confie Sandrine Monceau. *On se met en danger, mais c'est aussi ce qui nous fait avancer.* »

Ami imaginaire

3 juillet, Saint-Berthevin. Dans la pénombre confortable du Reflet, nouveau lieu culturel auquel la compagnie est associée pour trois ans, l'équipe de T'Atrium est sur le pont. L'ambiance est feutrée, studieuse mais détendue.

Tandis que les régisseurs s'affairent en coulisses, Bertrand supervise la répétition d'une scène, interprétée par les trois comédiens de *L'île jadis*, Sandrine Monceau, Teresa Lopez Cruz et Denis Monjanel. Sur le plateau, pas de décor, ni de costume ou de lumières. Après deux premières semaines de résidence en octobre 2018 et janvier 2019, « *nous en sommes à l'avant-dernière étape*, chuchote Bertrand. *Celle où l'on trace les lignes de force, les grandes intentions, à la serpe, sans entrer dans le détail. Petit à petit, on superposera les couches, viendront ensuite la scénographie, la musique, etc.* »

« *Entre mes deux répliques, je fais quoi ? Je marche, je m'assois ?* », s'interroge Sandrine, dont le physique doux et anguleux, répond parfaitement au caractère, à la fois bienveillant et maltraitant, de la figure maternelle qu'elle incarne. Il s'agit de régler les déplacements, la gestion de l'espace scénique, et surtout de « créer » les personnages : aller derrière le texte, pour leur donner une profondeur psychologique, une réalité. Qui sont-ils, quelle est leur histoire, la nature de leurs relations avec les autres protagonistes ?

C'est ce « *moment excitant, vertigineux, où l'on peut encore prendre mille directions*, s'enflamme à voix basse Bertrand. *Et où il faut veiller à ne pas s'engouffrer dans une mauvaise piste, ne pas se perdre.* » Garder le cap, tout en s'autorisant à prendre le temps de perdre du temps : « *il faut tester plein de choses que, sans doute, on ne conservera pas à la fin*, poursuit Lucie Raimbault. *Il y a un effet d'entonnoir. Avec le temps, les choses convergent naturellement. Cela devient une évidence, on ne pourrait plus faire autrement. Le spectacle grandit avec nous, devient un être à part entière, qui nous échappe.* »

Sur la scène du Reflet, trône un escabeau qui figure « Le Paltampec ». Une statue, entre le totem, l'icône chamanique et le golem, personnage à part entière de la pièce, dans lequel s'incarne l'ami imaginaire que s'invente le jeune héros, Notio. « *Il pourrait ressembler à ça, le Paltampec* », expose en ouvrant son carnet de croquis Yannick Thomas, machiniste géotrouvetou, qui se chargera de réaliser cette statue de 2,50 mètres de haut. « *Yannick est dépositaire d'un savoir-faire technique*, reprend Bertrand. *Mais je le considère, à l'instar des autres collaborateurs qui participent à ce projet, comme un artiste. Je leur donne une direction initiale, avec ensuite une grande liberté pour créer et exprimer leur univers.* »

S'immerger sans se noyer

24 août, Laval. Sur le plateau de L'Avant-scène où l'équipe d'Anima bivouaque depuis près de 10 jours, règne un joyeux bazar. À un mois et demi de la première, le climat est plutôt zen. Même si Jeanne Michel, pommettes hautes et sourire toujours au beau fixe, confesse : « *le timing, c'est ce qui me fiche le plus la trouille sur ce genre de projet. Il faut savoir phaser, anticiper avec justesse le calendrier* ». D'autant que le budget modeste dont la compagnie dispose (35 000 euros) limite forcément le temps de création (4 semaines au total). Avec une enveloppe de 100 000 euros et 7 semaines de résidence, T'Atrium peut voir un peu plus large.

Pendant que Lucie et Jeanne font des essayages avec la costumière Estelle Boul, le scénographe, Tristan Ortlieb, scie un tasseau de bois sur l'établi qu'il a planté dans les gradins. Il vient de livrer le mobilier, modulable et roulant, qu'il a conçu pour la pièce, et procède à quelques ajustements. Plus haut, Thomas Ricou, régisseur son, cale la bande sonore du spectacle, avec ses deux concepteurs, les musiciens Alexandre Gosse et Alex Garnier. Dans cet instant clé, où enfin « *tout se cristallise* », l'équipe est au complet. Soit neuf personnes pour Anima, comme pour T'Atrium.

« *Travailler en équipe, cela démultiplie les possibilités de création*, se réjouit Lucie. *C'est génial, cette émulation collective, où les idées fourmillent, se bousculent…* » Ces moments de grâce où jaillit, imprévisible, une étincelle qui deviendra peut-être un fragment du spectacle. « *Ces périodes de création sont très intenses*, reconnaît Bertrand. *On vit ensemble pendant de longues semaines. On ne parle que du spectacle. On se coupe du monde pour s'en inventer un autre, où on est complètement libre et maître de nos décisions.* » Compliqué alors de quitter les fulgurances de la création pour retrouver l'ordre du quotidien, et se remettre en phase avec ses proches. « *On s'investit de tout notre être. C'est comme une drogue, dont il est difficile de décrocher*, ajoute Jeanne. *L'immersion est nécessaire, mais pas jusqu'à s'y noyer.* »

Demain, Anima donnera une répétition publique, afin notamment de bénéficier du regard extérieur des amis, comédiens ou metteurs en scène, que la compagnie a conviés. « *On file le spectacle quotidiennement depuis 10 jours, ça commence à se caler* », se rassure Lucie. Restera ensuite quelques jours pour fignoler la pièce, avant la première en octobre. Mais le voyage sera encore loin d'être achevé : « *un spectacle a besoin d'être joué en public pour s'équilibrer et mûrir*, prévient Bertrand. *La création, ça n'est jamais terminé !* » ◆

COMME AU CINÉMA

Pour Bertrand Fournier, le texte est un élément parmi d'autres de *L'île jadis*, au même titre que l'éclairage ou la musique, dont il souligne le rôle immersif : « *il faut que le spectateur soit immergé, englobé dans une matière sonore spatialisée, comme au cinéma* ». Pour la nouvelle création de T'Atrium, le metteur en scène cite d'ailleurs comme influences Francis Ford Coppola ou Tim Burton, ainsi que l'illustratrice et réalisatrice Rebecca Dautremer, source d'inspiration pour la scénographe du spectacle, Blandine Vieillot.

En écho, Lucie Raimbault et Jeanne Michel, co-pilotes de l'Anima compagnie, revendiquent « *un jeu d'acteur très cinématographique, sobre, intime, au plus proche de nous-mêmes.* » Leur pièce, *Les Écœurchées*, a aussi fait l'objet d'une création musicale, pensée comme une bande originale de film.

L'objectif, pour Bertrand, est de se réapproprier les codes narratifs et le rythme du cinéma pour « *accrocher l'attention du jeune public, qui peut être rebuté par la lenteur du théâtre, et le réconcilier avec cette parole éphémère et essentielle* ».

Le fil de soi

Lieu unique et secret, L'Atelier du Haut-Anjou accueillait cet été l'artiste Louise Limontas en résidence. La créatrice textile y a tissé des liens humains, qui constituent la trame de l'œuvre qu'elle a créée in situ. Visite de chantier. Par Arnaud Roiné

Depuis la route principale du village de Daon, on fait face à une large maison de bourg aux murs blanc cassé et aux volets bleus. Dans la pièce principale de L'Atelier du Haut-Anjou, grande et lumineuse, les poutres et solives apparentes témoignent de l'ancienneté des lieux, centenaires. Impossible de rater les trois métiers à tisser installés dans cette salle. Ni les centaines de bobines de fils de toutes les formes et de toutes les couleurs qui ornent les murs.

Dans ce cocon parfaitement propice à la création, comme chaque jour depuis début mai, Louise Limontas se met à l'ouvrage sur l'un des métiers à tisser. La lumière crue de ce mois de juillet filtre par la fenêtre et éclaire ses gestes minutieux et techniques. La tranquillité de la vieille bâtisse est uniquement troublée par le tintement des lisses, provoqué par le peigne que Louise rabat après chaque passage d'une navette. En arrière-plan, murmure la Radio télédiffusion belge francophone (RTBF), que la créatrice écoute comme pour garder contact avec sa terre natale.

La Bruxelloise s'emploie à achever l'œuvre qui sera le fruit de sa résidence à Daon. Opportunité exceptionnelle – « *c'est la première résidence dédiée à l'art textile que je rencontre* », confie-t-elle –, cette initiative a été lancée en 2019 par l'école supérieure d'art et de design d'Angers et L'Atelier du Haut-Anjou.

À l'origine, ce lieu atypique est d'abord une extension de l'atelier d'Anne Corbière, designeuse textile installée depuis de nombreuses années dans cette région marquée par la tradition du tissage. Elle sera rejointe par cinq autres créatrices indépendantes, œuvrant dans le milieu du textile, pour la mode, l'ameublement, le spectacle… et toutes animées par le besoin de transmettre leur savoir-faire. « *On a souhaité que L'Atelier soit un lieu de partage et d'échange* », explique tout sourire, Muriel Guillaumé, membre de l'association qui gère le lieu. Chaque année, cet espace de travail, qui s'étend sur quatre étages, reçoit une vingtaine de stagiaires – artistes, designeurs, stylistes, décorateurs… – qui viennent se former professionnellement aux techniques de tissage. Des ateliers hebdomadaires sont aussi proposés aux amateurs.

Évidence pour l'association, la création d'une résidence longue durée s'inscrit pleinement dans l'objectif de transmission qui l'anime. Suite à un premier appel à candidatures lancé début 2019, la réponse de Louise Limontas fera l'unanimité.

Le textile pour langage

Au premier étage de l'Atelier, Louise a disposé sur une grande table les différentes esquisses qu'elle a réalisées pendant sa résidence, et qui l'ont guidée dans sa réflexion. Physique d'apparence fragile, gestes mesurés, de grands yeux bleus qui illuminent un visage doux et décidé, derrière sa timidité, l'artiste bruxelloise cache une détermination sans faille. Après cinq années à La Cambre, l'école supérieure d'arts visuels de Bruxelles, où elle obtient un master en design textile, elle s'installe comme designeuse textile indépendante. Mais en parallèle de cette activité qu'elle juge plus alimentaire, elle affirme son besoin vital de créer. « *Écrire ou parler pour expliquer les choses, ça m'est très difficile. Mon moyen d'expression, c'est vraiment le textile* », avoue-t-elle dans un demi-sourire. Faute de mots exacts, elle tisse, faisant confiance à son intuition.

« *Je tente de concilier le travail à la machine et le geste humain réfléchi, presque méditatif des techniques artisanales.* » La trentenaire mi-flamande, mi-lituanienne s'inspire aussi de l'année qu'elle a passée en Lituanie, le pays de son père. Ce qu'elle y découvre alors – coutumes, vêtements traditionnels, fêtes païennes… – se dépose en elle comme un sédiment, et continue d'alimenter son travail, à la fois instinctif et sophistiqué, profondément personnel et d'une précision redoutable.

Artiste multiple (dessin, photographie, tissage…), Louise conçoit ses œuvres à partir de son intimité, son histoire. Elle a entamé récemment un travail inspiré par la maison de sa grand-mère décédée. Elle s'intéresse aux objets du quotidien de son aïeule, et à comment, à partir de ces objets, elle peut raconter sa propre histoire. « *C'est un projet qui parle du temps, de la trace et de l'absence. Comment un souvenir peut s'inscrire dans la matière, que ce soit un tissu, un objet ou même l'empreinte que laisse un tableau décroché sur un papier peint ?* » Elle s'inspire ensuite de ces moments pour créer des pièces de textile « *hybrides* », mêlant dentelle, broderie, tricot, tissage…

Parenthèse enchantée

À Daon, Louise poursuit cette expérience avec les habitants du village : créer une œuvre à partir d'objets de la vie courante, des émotions qu'ils suscitent. Ainsi, tout au long de sa résidence, l'artiste belge a navigué entre la solitude de la création, dans le refuge de l'Atelier, et la rencontre comme source d'inspiration. Elle s'est invitée chez Serge, Denis, Clotilde et tant d'autres. Elle s'est imprégnée, gorgée même, de leurs intimités. Ici c'est un motif sur un tissu, là une inscription au fronton d'un miroir qu'elle a collectés. Là encore, un drapé ou bien les couleurs vives d'une plaque publicitaire pour Citroën. Louise réinvestit ces éléments et les émotions ressenties pendant ces rencontres pour créer de nouvelles pièces. Car, pour elle, « *le ressenti est la façon la plus honnête de retranscrire les choses.* »

Même si Muriel Guillaumé a hâte de découvrir les huit mètres de fresque que Louise a patiemment tissés pendant son séjour à Daon, elle avoue avec émotion que « *le trésor de sa résidence, c'est avant tout le lien qu'elle a su créer avec les villageois. C'est la magie de Louise !* ». La jeune Belge avoue, non sans tristesse, qu'il va lui être très difficile de quitter le village après ces mois de parenthèse enchantée. Rémunérée, la résidence lui a permis de créer en toute liberté, sans se soucier de devoir s'assurer un revenu pour subvenir à ses besoins.

À quelques heures de la fin de son séjour, Louise tisse encore et encore. Patiemment, elle entremêle les fils de trames et les fils de chaines, comme pour consommer jusqu'à la lie la charge émotionnelle emmagasinée pendant cette résidence, et fixer dans la toile ces instants partagés avec les habitants de Daon, qui semblent l'avoir adoptée comme une fille du pays. ◆

À VOIR

Exposition de Louise Limontas à la galerie Art Inside à Château-Gontier-sur-Mayenne, du 18 octobre au 16 novembre.

© Arnaud Roiné

Que du bonheur !

Bretelle & Garance ont la joie de vous annoncer la naissance de leur nouveau spectacle : *Tout ce qu'on a*. Genèse de la dernière fantaisie chantée du duo, qui trouve dans son quotidien sa source d'inspiration majeure.

Par Carole Gervais

Lundi 2 septembre, Laval, quartier du Pavement. Pour Lise Moulin et Vincent Ruche, alias Garance et Bretelle, l'heure de la rentrée a sonné. Dans un mois tout pile, ils seront sur scène. Tous deux viennent de poser leurs valises à la Grande Surface pour trois semaines de répétition. Dans ce lieu de création mutualisé, un vaste plateau leur permet de peaufiner leur nouveau spectacle. Avant d'être accueillis 10 jours en résidence à Cossé-le-Vivien, dans le cadre du festival Les Embuscades, où ils donneront la première.

« *C'est la dernière ligne droite… Le stress commence à monter !* », reconnaît Vincent, un café à la main. De son côté, Lise se replonge dans ses textes. « *On les connaissait par cœur avant l'été. Il va falloir se les remettre dans les pattes !* » Uni à la ville comme à la scène, le duo travaille cette création depuis plus d'un an, alternant périodes d'écriture, résidences, seuls ou avec différents complices, artistes et techniciens.

© Fabrikka

« *Pas évident de dire quand le projet a démarré* », note Lise. « *Les textes les plus anciens datent d'environ trois ans. Je n'ai pas écrit spécifiquement pour le spectacle, les chansons viennent au fil de l'eau. Le besoin d'écrire précède la commande. Dans ces moments-là, j'ai besoin de m'isoler, loin de ma famille. Il faut que je me coupe du monde.* »

C'est en revenant d'un atelier d'écriture, il y a deux ans, que tout s'est enclenché. « *J'avais rédigé un texte au masculin. Je savais qu'il n'était pas pour moi*, raconte Lise. *Je l'ai montré à Vincent, et il lui a beaucoup plu… On s'est dit que c'était peut-être le moment de repartir sur une nouvelle création.* » Vincent complète : « *chez nous, l'envie d'un nouveau spectacle vient souvent, non pas de la lassitude de jouer l'ancien, mais du désir d'explorer de nouveaux univers, d'ouvrir de nouvelles thématiques* ».

Quelque temps plus tard, Lise fait l'inventaire des textes dont elle dispose. Après la rencontre amoureuse puis la vie de couple – les fils conducteurs de leurs précédentes créations – une nouvelle thématique se dégage : le bonheur ! « *Bretelle & Garance, c'est nous*, explique Vincent. *Ces personnages sont notre prolongement. Et leurs chansons parlent de nos problématiques quotidiennes. Inversement, elles influencent aussi parfois notre vie : travailler sur la question du bonheur nous conduit forcément à réfléchir au nôtre.* »

Friction fertile

À partir des textes de Lise et des mélodies qu'elle lui suggère, Vincent se charge de la musique et des arrangements. Suit alors un travail en allers-retours entre le duo, pour aboutir à une maquette qu'il enregistre, pour la fixer, dans son home studio. Dans ces moments de création, « *il peut y avoir des instants de tension, mais il y a aussi beaucoup de joie. De plus en plus. Quand on a commencé à travailler ensemble, il y a 15 ans, on était très enthousiastes, mais on s'engueulait beaucoup. Pour créer, qui plus est en duo, la friction est souvent inévitable, et fertile.* »

Au final, le dernier-né de notre duo lavallois, décalé, mais moins burlesque que les précédents, laisse une large place aux voix – « *on a eu envie de chanter davantage tous les deux* » – ainsi qu'aux machines et sons synthétiques. « *Parce que c'est ce type de sons que m'inspiraient les chansons* », observe Vincent. « *À chaque nouveau spectacle, on se construit un terrain de jeux qui nous correspond. C'est à chaque fois différent, mais notre univers est toujours là. On retrouve, en fil rouge, les personnages de Bretelle et Garance* », poursuit Lise.

Alors qu'ils ont encore mille et un détails à caler avant la première, Lise et Vincent prennent du recul : « *quand on est dedans, on ne réalise pas. Mais après coup, on se dit : c'est vrai que ces chansons n'existaient pas avant qu'on les crée ! Enfin, elles préexistaient en nous, et on a voulu que ça sorte. On ne sait pas trop ce qu'on fait sur le moment, ce que c'est… On le découvre en même temps que ça arrive. On l'adopte, on le fignole, ça devient un spectacle et puis la vie continue… Mais subsiste un sentiment de plénitude et d'accomplissement.* »

Et puis, il y a le « *luxe et le plaisir énorme de pouvoir se plonger corps et âme pendant plusieurs semaines dans la création d'un spectacle. Même si tout ce qu'il y a autour de la création pure peut nous parasiter : la diffusion, la communication, la production, les costumes… C'est aussi nous qui gérons tout ça !* » Pas étonnant qu'ils reconnaissent avoir parfois un peu de mal à faire la coupure avec Bretelle & Garance, quand ils rentrent chez eux. « *Heureusement, il y a quelqu'un qui nous aide bien, à ce niveau-là : c'est notre fille !* » ◆

CUEILLIR LE FRUIT SANS ATTENDRE

L'angoisse de la page blanche, elle ne connaît pas ! Après une fiction érotique, un thriller psychologique, un recueil de nouvelles et une pièce de théâtre, **Sandrine Périgois** planche sur un roman fantastique. Au cœur de son propos, l'autisme. Tout juste trentenaire, l'auteure, installée à Mayenne, évoque son rapport à l'écriture.

« *Chez moi, les choses se déroulent de manière anarchique. Quand j'ai une idée en tête, il faut que je la pose. Je m'enferme dans mon bureau et ça peut durer 24 heures. Parfois, c'est le calme plat, mais ça travaille énormément dans ma tête. En me relisant, je réalise que tel événement, telle conversation, tel reportage m'a inspiré une scène. Ça chemine. Et quand c'est mûr, il faut cueillir le fruit sans attendre. Il m'est déjà arrivé de quitter une soirée pour aller écrire. Mes amis ne le prennent pas mal, ils sont au courant. Je rentre chez moi, je me pose derrière mon ordinateur, avec mon paquet de cigarettes. Mon bureau, c'est ma tanière. Le seul endroit de la maison où il n'y a aucun jouet d'enfant. Il dispose d'une petite salle d'eau, ce qui me permet d'y vivre en autarcie.*

Sur le thriller Ténèbres *– un huis-clos publié l'an dernier – je me suis dit, à un moment :* "il faut que je sorte, je suis en train d'étouffer autant que mon personnage…". *Cela correspondait à l'ambiance que je recherchais, mais j'ai réalisé que j'allais y laisser des plumes. Je me suis installée en terrasse, avec mon PC, le temps de souffler. Je peux écrire un peu partout, même si, souvent, je le fais dans ma pièce, la nuit. C'est musique et isolement total. En ce moment, j'écoute beaucoup la BO de* Game of Thrones. *Souvent, mes récits partent d'un rêve. Je n'ai pas forcément de trame précise, de titre, ni de nom de personnage. Je me mets en pilotage automatique. Mes personnages me surprennent à chaque fois. C'est le côté schizophrène de l'auteur. Je me laisse embarquer par l'émotion. Je sais que le travail de relecture sera là, si besoin. Et quand cela commence à partir où je n'ai pas d'intérêt à aller, je le sens. J'éteins l'ordinateur et je peux rester une semaine sans écrire. Le temps de me recentrer sur mon projet.* »

Course de fond

Immersion dans l'atelier de Thomas Baudre. Après son premier film, *Depuis les champs*, le réalisateur poursuit son exploration des infinies possibilités de l'image animée, avec un court-métrage qui donnera à voir des forces invisibles… dans la peau d'un jockey.

Par Armelle Pain

Installé dans une maison en travaux à Laval, l'atelier de Thomas Baudre impressionne par sa modestie. Quelques tubes de peinture, des crayons de couleurs, de l'encre de Chine, des pinceaux, des croquis fixés au mur ou accrochés à une porte sortie de ses gonds… Une étrange installation attire l'œil : on dirait un chevalet avec, en creux, un emplacement pour une tablette numérique. Une plaque de verre recouvre l'ensemble et des pinces à dessin permettent d'y fixer du papier calque. « *Pour mon diplôme de fin d'études en design graphique à Paris, en 2016, j'ai eu envie de faire un documentaire d'animation* (qui deviendra *Depuis les champs*), raconte le jeune homme de 26 ans, barbe fournie et yeux clairs rêveurs. *Je me suis initié à la rotoscopie, une technique d'animation accessible à tous. Et dans cet objectif, j'ai bricolé cette "table lumineuse", qui me permet de faire défiler des vidéos image par image sur la tablette, et de reproduire ces images à la main, une par une, sur le papier calque.* » Une fois scannées, assemblées et montées sur ordinateur, ces images s'animent. Magique !

Si le goût de Thomas pour le cinéma s'est forgé dans l'enfance, ses années de formation à Paris l'ont amené à découvrir des cinéastes (Alain Cavalier, Michel Gondry, Theodore Ushev…) qui inventent leur propre langage, et l'encouragent à créer le sien… Très patiemment. Comme l'attestent les trois années qu'il passera à réaliser *Depuis les champs*, documentaire très personnel de 52 minutes, qui entre dans l'intimité d'une demi-douzaine de familles d'agriculteurs mayennais. Un travail de titan, qui le verra creuser et recreuser plusieurs fois les mêmes sillons avant de parvenir à la version finale, diffusée cet automne dans les cinémas mayennais.

Le projet qui l'occupe à présent a été amorcé début 2019 dans le cadre d'une résidence artistique proposée à Thomas par l'association départementale Atmosphères 53. Le deal : en échange d'une aide financière pour la réalisation d'un court-métrage réalisé en Mayenne, Thomas s'engage à rencontrer des publics scolaires dans le cadre d'ateliers pédagogiques. Pas très loin du milieu agricole exploré dans son premier documentaire, c'est le monde hippique qui capte désormais son attention, des champs de blé aux champs de courses… Un univers qu'il ne connaît pas, mais qui l'attire, notamment parce qu'il l'associe aux chronophotographies d'Eadweard Muybridge. Ces clichés qui décomposent image par image la course d'un cheval. « *Le cheval est l'animal le plus représenté depuis la Préhistoire. L'analyse de ses mouvements a traversé l'histoire de l'art et des sciences, et il se prête parfaitement à la rotoscopie.* »

Découverte de l'homme gauche

Au tout début, Thomas pense écrire le scénario de son second film à partir d'un travail d'enquête mené auprès des organisateurs des courses de Craon, connues pour être particulièrement spectaculaires. Il commence dès le printemps à se documenter, et à rencontrer des membres du milieu hippique. D'une histoire l'autre, il s'intéresse à ce que les artistes ont produit autour de la relation ancestrale entre l'homme et le cheval. Il cite notamment, parmi ses inspirations, le peintre Théodore Géricault ou l'écrivain Paul Morand.

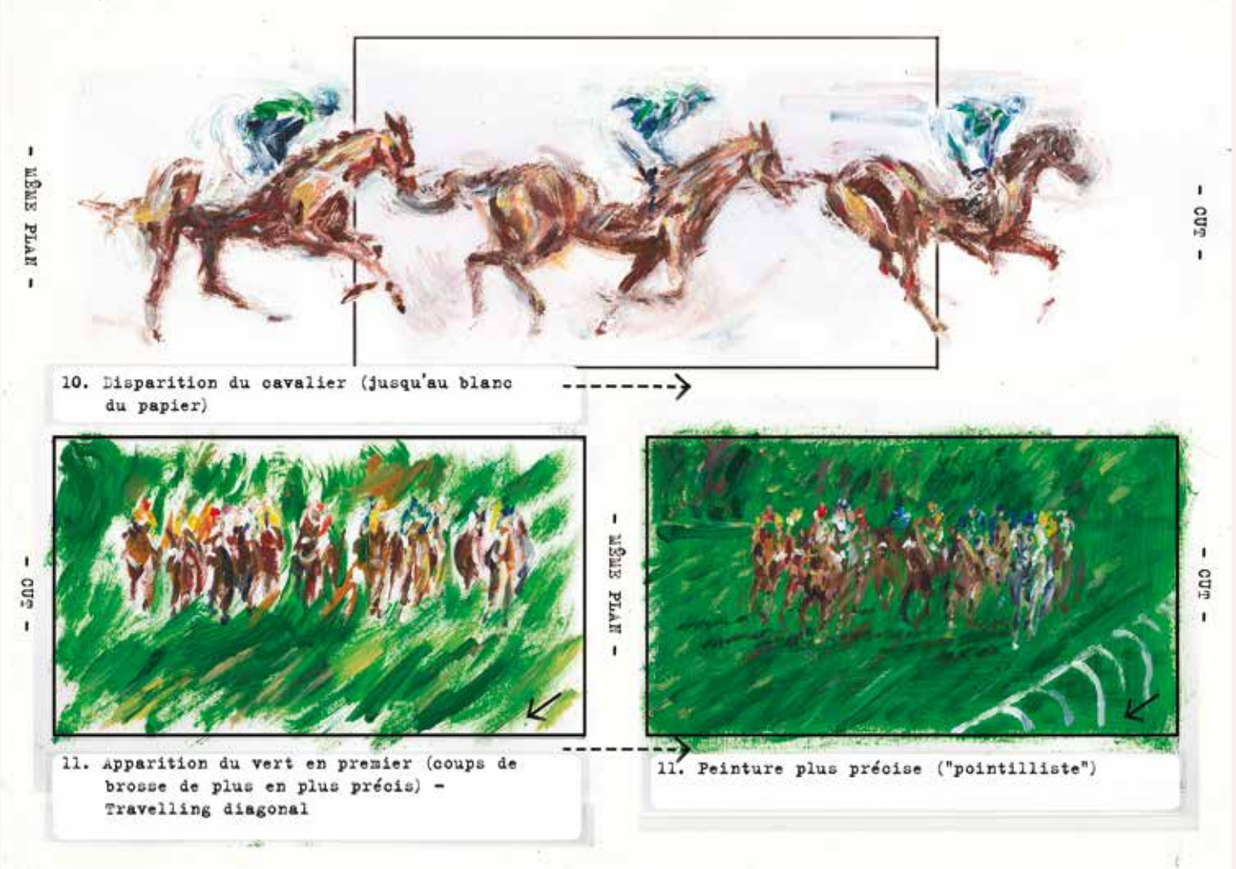
Au mois d'avril, tout bascule. Alors qu'il piétine dans l'écriture du scénario, Thomas se fait opérer de l'épaule droite, et ne peut plus utiliser sa main droite pendant plusieurs semaines. Un ami lui souffle alors : « *Tu vas découvrir ton homme gauche !* ». Une référence au texte *Bras cassé* d'Henri Michaux, que Thomas s'empresse de lire. Dans ce récit sensible et tourmenté d'une convalescence douloureuse, l'écrivain belge, privé de son bras droit fracturé et forcé d'utiliser son membre gauche, découvre une nouvelle facette de sa personnalité. Ce qu'il appelle son « *être gauche* ». Déclic. Les mots de Michaux entrent en résonance avec l'histoire que veut raconter Thomas.

C'est décidé, il mêlera donc ce récit à celui de son film, dont toute la seconde partie sera dessinée de la main gauche ! Le court-métrage racontera la chute puis la convalescence d'un jockey, qui en voix off, reprendra des extraits du texte de *Bras cassé*. « *Cela permet de partir d'un contexte réel, celui d'une course à*

À VOIR

Le documentaire *Depuis les champs* le 5 novembre (au Cinéville à Laval) et 6 novembre (au Trianon au Bourgneuf-la-Forêt).

Extrait du storyboard de Thomas Baudre.



Craon, pour ensuite s'en extraire et donner un tour plus universel et poétique au propos. »

Rendre visible l'invisible

En ce jour de juillet caniculaire, Thomas peaufine le storyboard du film. « *C'est la première fois que j'en fais un. Pour* Depuis les champs, *j'avais fait des croquis illisibles. Or c'est un outil très utile pour décider des intentions plastiques et des partis pris de mise en scène.* » L'ensemble ressemble à une bande dessinée, avec des vignettes permettant de visualiser les différents plans qui vont composer le film. Des flèches et des indications écrites (zoom, travelling) signalent les mouvements de caméra. Parfois, entre les vignettes, figurent les mentions « cut » ou « fondu enchaîné » pour signifier la transition entre deux plans.

Le scénario se déroule sous nos yeux. Les traits et les effets de matière de l'encre et de la peinture accompagnent le propos de manière saisissante. Réaliste et rythmée, la première partie du film plante le décor : une haie en gros plan puis en plan large, un cheval qui la franchit, les spectateurs dans la tribune, un gros plan sur un jockey, la course représentée depuis différents points de vue jusqu'à la chute. La seconde partie accompagne la convalescence de l'homme blessé. La voix off, également lisible sur le storyboard, commence : « *Je fis un jour une chute. Mon bras, n'y résistant pas, cassa. [...] Cet état que la fortune m'envoya [...], je le considérai. Je pris un bain dedans.* »

L'ambiance visuelle devient plus expressionniste. Tenaillé par sa douleur, symbolisée par un cheval fougueux et incandescent, l'homme erre dans des forêts et décors vides. « *L'animation, par ses possibilités graphiques, permet de figurer des choses qui relèvent de l'intériorité, de l'émotion, de l'énergie, du symbole. Je me retrouve bien dans ce que disait le peintre Paul Klee :* "L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible." *À ma manière, je tente de saisir et restituer les forces internes et invisibles qui s'exercent dans la course du cheval et dans le corps du jockey accidenté.* »

Moine copiste

Pour *Depuis les champs*, Thomas avait tourné toutes les scènes avant d'en reprendre certaines en dessins via la rotoscopie. Cette fois, il a sélectionné des vidéos existantes de chevaux et de courses hippiques, dont les cadres et les mouvements de caméra correspondaient à ce qu'il avait en tête. Pour les expressions et les mouvements du jockey, il compte filmer un ami qui se prête volontiers à ses expériences vidéos.

Cette « matière première », convertie en 12 images par seconde, lui a servi pour élaborer le storyboard, et lui servira bientôt pour dessiner chacune des images du film. Soit environ 7 200 images (!) qui, une fois enrichies d'effets 3D, animées et mixées avec une bande sonore, deviendront un film d'une dizaine de minutes. Un chantier au long cours qui semble l'enchanter. « *J'adore les moments passés à dessiner et à peindre, mais mon plus grand plaisir est de voir les images prendre vie ! "Rotoscoper" demande la patience et la volonté du moine copiste, et l'attrait du gosse, que je suis encore un peu, pour les expérimentations et les surprises.* »

À ce stade, Thomas mène son projet de manière artisanale, loin des moyens des studios d'animation constitués parfois de dizaines de collaborateurs. « *Quand je ne fais que cela, je réalise 30 à 80 images par jour. Ayant d'autres activités, il me faudra au moins un an pour dessiner tout le film.* » Mais le réalisateur ne se fixe pas de calendrier. « *J'ai envie de prendre le temps d'expérimenter, d'essayer des choses pour m'approcher le plus possible des ambitions esthétiques que j'ai en tête.* » Une longue course d'endurance (et d'obstacles) commence. ◆

RÉSIDENCES PRINCIPALES

À l'image de la résidence dont bénéfice Thomas Baudre via Atmosphères 53, nombre de théâtres, saisons, festivals, centres d'art ou lieux associatifs en Mayenne accueillent de façon régulière des artistes en résidence. Objectif : aider la création via une soutien financier, logistique (mise à disposition de lieu, de matériel...) ou humain. Pionnière, l'association Lecture en Tête invite des auteurs en résidence depuis 2010. Pendant trois mois, l'écrivain résident bénéficie d'une bourse de 6 000 euros et d'un hébergement gratuit. Et ce sans obligation de produire un texte à l'issue de son séjour. Seule contrepartie, la résidence est assortie d'un volet de médiation (rencontres, ateliers...), qui représente environ un tiers du temps imparti. Pour Céline Bénabes, directrice de Lecture en Tête, il s'agit de « *donner à des écrivains, dont on sait qu'ils vivent souvent de très peu, du temps et de l'argent pour créer* ». Pour fêter les 10 ans de cette expérience, en 2020, l'association invitera ses ex-auteurs résidents à revenir en Mayenne pour 10 mini-résidences un peu partout dans le département.

Conduite accompagnée

VAINQUEUR DU TREMPLIN ÉMERGENCES, LE GROUPE *MAINE!* BÉNÉFICIAIT FIN AOÛT D'UNE RÉSIDENCE ACCOMPAGNÉE. TROIS JOURS INTENSES OÙ LE TRIO A ACCEPTÉ QU'UNE TIERCE PERSONNE METTE LES MAINS SOUS LE CAPOT DE SA "NEW SURF WAVE" SUPERSONIQUE.

PAR NICOLAS MOREAU & FRANÇOIS SOUTIF

10H, COSSÉ-LE-VIVIEN

AUTOUR D'UN CAFÉ, SESSION D'ÉCOUTE MUSICALE : MANUEL CHANTEUR DE *MAINE!*, FAIT DÉFILER LES INFLUENCES DU GROUPE SUR SON TÉLÉPHONE.

ON PASSE DE JOY DIVISION ET NEW ORDER À DES RÉFÉRENCES PLUS ACTUELLES, PLUS DANSANTES OU ÉLECTRONIQUES.
LE PROJET EST NÉ EN 2016, DE LA RENCONTRE DE MANUEL ET PAUL, AUX MACHINES & GUITARES. ARRIVÉ DANS UN SECOND TEMPS, THÉO, À LA BASSE, N'A PAS ENCORE PARTICIPÉ À L'ÉCRITURE DES COMPOS. LA RÉSIDENCE TOMBE PILE POIL POUR INITIER UNE FAÇON DE COMPOSER PLUS COLLECTIVE, À TROIS.
APRÈS UNE PREMIÈRE JOURNÉE PASSÉE À TRAVAILLER LE SON DU GROUPE AVEC L'INGÉ SON CHRISTOPHE CHAUVIÈRE ET ÉRIC ONILLON, INTERVENANT PRINCIPAL DE CETTE RÉSIDENCE, C'EST L'OBJECTIF DE LA MATINÉE : COMPOSER UN NOUVEAU MORCEAU !

THÉO ÉCOUTE, CONCENTRÉ, LES SUGGESTIONS D'ERIC

Le Manuel (BUT THEY DO LAUGH SOMETIMES!)

PAUL LANCE UNE BOUCLE RYTHMIQUE, À LAQUELLE THÉO ÉPINGLE UNE LIGNE DE BASSE AU GROOVE IMPLACABLE. UN SOCLE AUTOUR DUQUEL CHACUN IMPROVISE SPONTANÉMENT : THÉO TENTE DES CHŒURS, MANUEL TESTE DES PAROLES TRADUITES SUR *GOOGLE TRAD*...

ÉRIC INTERVIENT PAR TOUCHE, CONSEILLE MANUEL SUR LA TONALITÉ DU CHANT, AIDE PAUL À TROUVER UN RIFF DE GUITARE, TOUJOURS SUR LE MODE DE LA SUGGESTION. "*JE TÂCHE DE LEUR APPORTER DES MÉTHODES POUR OPTIMISER LEUR MANIÈRE DE TRAVAILLER, MAIS SANS JAMAIS ÊTRE TROP INTRUSIF. AU FIL DES RÉSIDENCES, J'AI APPRIS À TROUVER LA BONNE DISTANCE*". C'EST LE FONDEMENT DE LA PÉDAGOGIE DE L'ACCOMPAGNEMENT : NE PAS FAIRE À LA PLACE DES MUSICIENS, MAIS COMPRENDRE LEURS INTENTIONS POUR SE METTRE AU SERVICE DE LEUR PROJET.

12H42 : ÉRIC SUGGÈRE DE "*LAISSER REPOSER*" LE MORCEAU EN COURS, DÉJÀ BIEN AVANCÉ, ET PROPOSE DE "*CHAMBOULER UN PEU LES ARRANGEMENTS*" DE QUELQUES CHANSONS DU TRIO CET APRÈS-MIDI. PAUSE CLOPE AVANT D'ALLER ACHETER UN SANDWICH. MANUEL AVOUE SES APPRÉHENSIONS INITIALES : "*C'EST TOUJOURS COMPLIQUÉ DE LÂCHER SON BÉBÉ À QUELQU'UN ET DE SE METTRE À NU, AU RISQUE DE DÉVOILER SES FAIBLESSES*". MAIS LE VOILÀ COMPLÈTEMENT RASSURÉ : "*ON MANQUE FORCÉMENT DE RECUL SUR NOTRE MUSIQUE : CELA PERMET D'AVOIR UN REGARD EXTÉRIEUR. LE TOUT DANS LA BIENVEILLANCE ET AVEC UN AVIS DE QUALITÉ PREMIUM ! ON VA RESSORTIR DE LA CHARGES À BLOC*".

CONFIRMATION AU 6PAR4 À LAVAL LE 11 JANVIER AVEC SUR SCÈNE LES QUATRE GROUPES LAURÉATS DES ÉMERGENCES !

MAINE! C'EST

THÉO PAUL MANUEL

AVEC MAINE !, TROIS AUTRES ARTISTES (CYGNUS, WHISPER NIGHT ET TRISTAN FAULKNER) BÉNÉFICIENT DE CES RÉSIDENCES VIA LES ÉMERGENCES. TOUS LES DEUX ANS, CE DISPOSITIF DE REPÉRAGE ET D'ACCOMPAGNEMENT DE LA SCÈNE MAYENNAISE SÉLECTIONNE, À L'ISSUE DE PLUSIEURS CONCERTS, QUATRE GROUPES QUI BÉNÉFICIENT ENSUITE D'UN ACCOMPAGNEMENT PERSONNALISÉ PENDANT UN AN.

ÉRIC ONILON

CONTREBASSISTE & BASSISTE AU SEIN DE NOMBREUSES FORMATIONS, CE FOU DE MUSIQUE AUX GOÛTS HYPER ÉCLECTIQUES, DU JAZZ AU MÉTAL, A TOUT LÂCHÉ IL Y A QUELQUES ANNÉES POUR L'ENSEIGNEMENT MUSICAL.

IL "*adore*" LES RÉSIDENCES COMME CELLE D'AUJOURD'HUI : POUR LA RENCONTRE HUMAINE, LE PARTAGE RÉCIPROQUE QU'ELLES INDUISENT, ET PARCE QUE C'EST "*génial de voir les musiciens repartir avec l'impression d'avoir franchi un cap, et d'avoir du boulot pour six mois !*"

Retour à la terre

Édouard Bergeon est revenu début septembre en Mayenne, sur les lieux du tournage de son premier long métrage : *Au nom de la Terre*. Plus qu'un film, cette fresque familiale est avant tout une alerte sur les réalités parfois méconnues d'un monde paysan en crise.

Par Arnaud Roiné

La nuit tombe rapidement sur la centaine de personnes réunies dans la petite ferme du lieu-dit La Touche à Saint-Pierre-sur-Orthe, dans le nord-Mayenne. Édouard Bergeon, réalisateur, et Guillaume Canet, acteur, se tiennent debout dans la pénombre, épaule contre épaule. Dans leurs regards, même s'ils luttent pour la contenir, l'émotion est palpable. Ils sont de retour sur les lieux du tournage d'*Au nom de la Terre*, pour le présenter à un public composé en grande majorité d'agriculteurs des environs, embarqués de près ou de loin dans l'aventure. Une projection intime pour un film totalement inspiré de la vie de son réalisateur.

Vincent et Valérie Barré, agriculteurs et propriétaires des lieux, sont évidemment de la partie. Ils ont accueilli les équipes de tournage pendant deux mois. Édouard Bergeon a aussi convié d'autres producteurs ou éleveurs, croisés au cours de ses nombreux documentaires réalisés sur la question paysanne. L'assistance écoute les prises de parole successives, chacun s'emmitouflant sous des plaids pour se protéger du froid et de l'humidité que le crépuscule apporte avec lui.

Les témoignages s'enchaînent, le producteur du film, Christophe Rossignon, fils et frère d'agriculteur. Valérie Barré, hôtesse du soir, qui fait écraser une larme à Édouard en évoquant l'émotion de la mère du réalisateur lorsque, sur le tournage, elle a vu pour la première fois Guillaume Canet dans la peau de son mari défunt. Puis c'est au tour de l'acteur principal, lui aussi fils d'éleveur, qui avoue : « *ce film m'a fait prendre conscience de la situation de nos paysans, de leurs revenus, du nombre de suicides…* » Il se tourne alors vers Édouard Bergeon : « *Ton film est le plus bel hommage que tu pouvais rendre à ton père* ».

Le noir se fait sur cette salle de cinéma installée à la belle étoile. La musique monte, un générique défile. Puis une moto surgit, un « flat » BMW au guidon duquel Guillaume Canet, alias Pierre, alias le père du réalisateur, sillonne les routes de sa campagne natale, tout juste de retour d'un séjour en Amérique.

Au nom du père

« *Je suis descendant d'une longue lignée de paysans, fils et petit-fils de paysans, tant du côté de ma mère que de mon père*, retrace Édouard Bergeon. *Christian Bergeon, mon père, s'est installé comme agriculteur en 1979 avec l'envie et la passion du métier*. » Ainsi le film nous invite à observer le quotidien d'un jeune couple amoureux, Pierre et Claire, tous deux passionnés par le travail de la terre. Ils vont faire grandir l'exploitation, achetée au père de Pierre. Leur famille grandit aussi. Le réalisateur dépeint des jours heureux, insouciants, comme tant de familles françaises en vivent. Mais à cette normalité apparente, s'ajoutent par petites touches subtiles les ingrédients d'une descente aux enfers. L'endettement, les interminables journées de travail, la jalousie des voisins, l'inquisition du père, magistralement incarné par Rufus, intransigeant et convaincu que son fils « *travaille mal* ».

La noirceur, les difficultés du quotidien d'un paysan, Édouard Bergeon les fait monter en puissance avec patience et pudeur. On ressent la pression qui étreint le père de famille, et qui s'accroît au fur et à mesure que les ennuis s'accumulent. On admire le courage de Claire, mère de famille exemplaire qui porte à bout de bras ses deux enfants, un mari en profonde dépression, une exploitation en péril… Le tout en parallèle d'un emploi pour « *remplir le frigo* ».

Les coups que prennent Pierre et les siens illustrent avec justesse la situation d'une profession en souffrance depuis de trop nombreuses années. Le propos éminemment militant d'Édouard Bergeon infuse en filigrane tout au long du film, sans pathos, sans lourdeur et sans jamais accuser ou donner de leçon. Très précis sur les détails, il pointe du doigt l'usage abusif de pesticides ou d'antibiotiques, la rapacité des industriels. Chaque geste technique, chaque élément du décor a été soigneusement choisi afin qu'il soit conforme à l'époque et qu'il parle de lui-même. Le fils de la terre, qu'est resté le réalisateur, pose aussi un regard tendre et respectueux sur des paysages façonnés par les mains et la sueur de ces hommes et de ces femmes qu'il met en lumière.

Éveiller les consciences

« *Ce film était d'actualité il y a 20 ans, il l'est maintenant et il le sera sans doute dans 20 ans* », martèle Édouard Bergeon alors qu'il termine son discours d'avant projection. Un peu plus tôt dans l'après-midi, le réalisateur et son acteur principal accueillaient à la ferme de la Touche des journalistes venus les rencontrer. Toute la journée, sous l'œil des caméras de TF1, France 3 ou Brut, les deux compères vont mettre en avant les difficultés des agriculteurs. Ils veulent sensibiliser. Guillaume Canet et Édouard Bergeon assument d'une même voix que *Au nom de la Terre* n'est pas qu'un film. Pour le comédien : « *la salle de cinéma est sans doute le dernier endroit où on peut obtenir 1h30 de concentration sans perturbation. Nous voulons faire prendre conscience aux Français qu'ils ont le pouvoir de choisir ce qu'ils mettent dans leur assiette. Avec ce choix, ils permettent à nos paysans de faire ce qui est le mieux pour nous, pour eux et pour l'environnement.* »

C'est aussi l'espoir que placent dans ce film les agriculteurs venus assister à la projection. Comme Luc et Samuel Barrier, le père et le fils, associés en Gaec, parlent comme un seul homme : « *Il faut éveiller les consciences, ça ne peut plus durer. On souffre du regard des consommateurs. À leurs yeux, on est des pollueurs !* » Et Luc ajoute : « *J'ai honte de sortir mon pulvérisateur pour faire mes traitements alors que j'utilise beaucoup moins de produit que ce que dit la notice* ». Les deux hommes massifs, les pieds ancrés dans leur terre, prédisent : « *On parle beaucoup de désert médical dans nos campagnes mais bientôt on parlera de désert agricole* ».

© Arnaud Roiné

Édouard Bergeon et Guillaume Canet, à la ferme de la Touche, Saint-Pierre-sur-Orthe

La projection se termine, les lumières s'allument. Malgré ce signal convenu, les spectateurs restent assis, comme groggys. Guillaume Canet, Édouard Bergeon et Christophe Rossignon réapparaissent dans la lumière et reçoivent les applaudissements d'un public qui se lève pour ajouter à sa gratitude. Les silences et les regards humides sont plus nombreux que les paroles échangées. Loïc et Myriam Brunellière sont restés debout, devant leurs sièges, abasourdis par ce qu'ils viennent de vivre. Cet éleveur de chevreaux confie, sous le regard tendre de son épouse : « *c'est plus qu'un film, c'est notre vie !* ». ◆

ADONE IPY
Les yeux ouverts

Après un premier album remarqué en 2013, *Je n'y suis pour rien*, Adone Ipy, alias Florian Bézier, revient sur le devant de la scène avec *Les yeux ouverts*. Comme quoi ce jeune auteur-compositeur-interprète originaire de Cossé-le-Vivien n'y était pas vraiment pour rien…
Accompagné par Nicolas Roche, qui fait joliment vibrer sa contrebasse sur l'intro de « Que des mots », Martin Aubin à la batterie et David Painequin à la guitare électrique, le chanteur guitariste livre un 2e album de bonne facture, mêlant sonorités folk-rock et chanson française. À la croisée des chemins entre Mickey3D et Dominique A, les inspirations de l'artiste foisonnent, entre ironie caustique, pensées quasi métaphysiques ou mélancolie passagère. Comme chez Goldman, ici « Les dimanches matins » ne servent à rien, tandis qu'au détour d'un swing parlé façon Sanseverino, un sarcasme, qui frise la désillusion, se fait sentir. Rappelant tantôt Renaud, tantôt Higelin, son ton gouailleur et son regard décalé sur la société font d'Adone Ipy l'un de ces chanteurs engagés en quête de sens, qui cherchent à ouvrir les yeux mais aussi leur voix. On suit… les yeux fermés ! ◆ *Amélie Le Bars*

ARCHIMÈDE
Pop decennium

Dix ans maintenant que les frangins Boisnard incarnent ce qu'il y a de plus mayennais dans la Britpop à la française. Pour marquer le coup, Archimède nous livre ce film-disque (CD+DVD). On peut y voir et entendre un concert intimiste, exécuté dans le séjour du château du Ricoudet, à quelques pas de Laval. Cinq morceaux inédits viennent s'ajouter à 12 titres du répertoire du groupe, complètement revisité. Le tout bénéficiant d'arrangements acoustiques. Le résultat est surprenant. Le quatuor à cordes donne de la profondeur au son, souligne les passages lyriques. Trompette et trombone appuient le swing dutronnesque du chanteur. Pour autant, les ingrédients constitutifs du son du groupe sont toujours là : la patte est définitivement pop, et on se replonge avec délectation dans ces paroles qui, certes imprégnées de réalités simples, n'en perdent pas leur sophistication, agrémentée de jeux de mots et d'autodérision bien sentis. On aime cette manière si attachante d'être fin, doux et exigeant, sans jamais se prendre au sérieux. Ce double disque fera le bonheur de tous ceux qui, à l'instar de mon fiston, chantonnent déjà qu'il « est à la portée de tous, la la la la la la… » ◆ *Antoine Huvet*

MAZARIN
Adieu le vieil empire

Un vent de poésie souffle sur l'île Mazarin. Un vent d'automne, de ceux qui font tournoyer les feuilles mortes dans une danse irisée, quand au loin l'horizon s'assombrit. Des 10 titres qui composent le nouvel album de notre cardinal mayennais, émane une douce mélancolie. Un regard gris posé sur l'avenir d'un monde en déclin. Ce futur incertain, qui plane comme une nuée sombre, on y pense à l'écoute des « Corbeaux », des « Sirènes » ou du « Désert ». On y pense, mais l'espoir demeure. Et c'est là que la magie opère. De sa voix chaude et grave, mise en exergue par des arrangements éthérés, très folk, toujours pop, Mazarin nous installe dans une atmosphère cotonneuse, où l'on ne peut que se blottir. Une voix, une guitare, un harmonica, un piano parfois, ainsi que quelques bidules électroniques, et le décor s'installe, si doux et tendre.
Pour ce 2e album enregistré à la maison, Mazarin, alias Pierre Le Feuvre, tente l'autoproduction et le financement participatif, loin des maisons de disque et de leurs stratégies marketing. Un retour aux sources, en mode DIY et circuit court, qu'on ne peut qu'encourager. ◆ *Antoine Roquier*

MÉMÉ LES WATTS
1

Pierre Bouguier a fait parler de lui grâce aux formidables projets qu'il a menés avec les chorales Huguette the power, Germaine and the kids… L'aventure humaine a presque fait oublier que la base de tout, c'est la musique, et que pour porter ces chansons, Pierre était accompagné des musiciens de Mémé les Watts. Ce disque remet les pendules à l'heure. Cuisiner à la sauce d'aujourd'hui de vieux standards de la chanson française, l'exercice est périlleux. D'autant qu'on s'attaque ici à des monuments, dont on redécouvre la complexité mélodique. Le quatuor relève le défi : il apporte un regard inédit, tout en restant fidèle à l'esprit d'origine. « Le soleil a rendez-vous avec la lune » (Trenet) ? Une cumbia. « La complainte du progrès » (Vian) ? Un rockabilly. Des chansons graves émaillent la sélection : « Comme un p'tit coquelicot » (Mouloudji) revêt une couleur orientale prenante, qui transpose ce drame sous d'autres cieux. Une découverte : « Le Dollar » dont la relecture slammée met à jour l'actualité des propos… de 1932. Une pirouette pour finir : « Alors on danse » (Stromae) nous revient en version musette ! Le tout avec une tenue musicale de haute voltige. ◆ *Rémi Hagel*

MODE AVION
Cockpit

Puisqu'on nous a conseillé de boucler notre ceinture, on s'exécute en se disant que les deux jeunes gens aux commandes pourraient bien nous rendre le voyage mouvementé. Démarrage progressif et prise de hauteur avec « Duty Free », beats imparables et mélodie entêtante prennent rapidement le relais pour nous soustraire à la pesanteur. Pris dans une capsule sonore, on s'abandonne avec délectation aux rythmes des machines, tandis que les repères s'estompent progressivement. Difficile de résister à cette transe hypnotique, résonance du corps et du cœur avec les bpm, pour une déconnexion totale à 10 000 mètres au-dessus du sol. Ménageant juste ce qu'il faut de respirations sonores, les deux co-pilotes, aux manettes de leurs claviers analogiques, nous maintiennent encore conscients. Mais qu'on ne s'y trompe pas, nous sommes bien à la merci de leurs impulsions synthétiques aux savantes saturations vintage. On ne pensait pas pouvoir planer plus haut, quand soudain le tempo s'accélère jusqu'à nous laisser transis. Dernière zone de turbulence passée… Nous approchons de notre destination, et déjà l'impatience du voyage retour nous gagne. ◆ *Vincent Hureau*

SOJA TRIANI
Nouvelles

Derrière ce jeu de mots vegan se cache deux énergumènes qui viennent ajouter à leur CV bien rempli cet EP aux sonorités inédites : plans de batteries ciselés aux polyrythmies audacieuses, guitare tantôt minimaliste et étouffée, tantôt puissante et organique, fulgurances de synthétiseurs en tout genre… La richesse des textures synthétiques vient appuyer la clarté de la voix de Tom Beaudouin (Throw Me Off The Bridge, Fragments). Douce et sans artifice, elle nous transporte au fil de tableaux peignant un monde sombre au futur dystopique, où la seule échappatoire reste le rêve. On y parle de voyage onirique, d'ivresse des profondeurs, d'ascensions inachevées, le tout enchassé dans une electro-pop majestueuse et futuriste. Enregistré à la maison, au fameux Apiary studio à Saint-Berthevin, le son de *Nouvelles* est savamment sculpté par Amaury Sauvé, second luron multifonctions de Soja Triani, à la batterie (main gauche/pieds), aux claviers (main droite), et donc à la console (avec le nez peut-être ?). Ce premier opus paraît chez La Souterraine, label bien connu des amateurs de pop underground à la française. Prêt pour l'ascension ? ◆ *François Geslin*

LA COMPILE #8

Depuis 2005, soit huit éditions (!), la compile Tranzistor maintient le cap : explorer l'actualité de la scène musicale en Mayenne, des jeunes mousses aux navigateurs aguerris. Bonne traversée !

© André Lemaître

Mémé les watts

Prenez un chauffeur de salle hors pair – j'ai nommé l'incontournable Pierre Bouguier –, un trio claviers-basse-batterie à l'efficacité implacable, d'inoxydables tubes d'hier et d'avant-hier complètement relookés, vous obtenez le cocktail unique et savoureux de Mémé les watts. Un groupe qui expédie Trenet à Buenos Aires, relit Riquita façon reggae, donne à Bourvil des airs jazzy et passe… Stromae à la moulinette musette !
Une chose est sûre, la bande à Mémé met le feu partout elle passe !

Dureau

Le rap, variété d'aujourd'hui ? Avec ses refrains chantés et ses mélodies accrocheuses comme des scratchs, ce jeune duo castro-gontérien semble s'inscrire dans cette mouvance, qui de Big Flo & Oli à Nekfeu (influences revendiquées), mélange les genres sans complexe.
Ne cachant pas ses failles et ses faiblesses, les rimes sensibles de Dureau sont bien servies par NTH, ancien rockeur reconverti en beatmaker, qui glisse dans ses prods electro-trap des riffs de grattes bien sentis.

© Simon Hermine

Fawkes

Depuis 2014, disque après disque, Fawkes trace sa route et affirme tranquillement son style. Dans ses chansons légères comme sa plume, s'entend la jubilation d'un jongleur de mots, multipliant à chœur joie les trouvailles verbales.
Se détachant de l'influence de ses mentors, les deux Mat(t)hieu (Boogaerts et Chedid), son nouvel EP ouvre de nouveaux champs : dans l'épure de ses compositions, le grand garçon au petit ukulélé glisse ici une trompette, là un steel drum, ou un beat electro qui nous envoie dans les étoiles, faire la bise à Chewbaca !

Sténopé

Fraîchement débarqué sur la scène du 5.3, Sténopé conçoit ses compositions dans l'ombre de son home studio, bardé de machines et d'ordinateurs. Mais point de froideur numérique ici ! Jouée live, sa musique fait transpirer les boîtes à rythmes, agglomérant beats techno, voix fantomatiques et synthés vintage.
Conjuguant des inspirations electro, rock ou pop, les morceaux instrumentaux de son premier EP sont autant de voyages vers des contrées imaginaires, peuplées de créatures étranges. Good trip !

Maine!

La vingtaine à peine, les trois cocos de Maine! ont digéré à vitesse grand V plus de 40 ans d'influences musicales. Les oreilles avisées repéreront ici les basses tendues de Joy Division ou là des guitares piquées à Cure. Rien de nostalgique ou de plombant pour autant ! Sexy en diable, la musique de ce jeune trio s'éclaire d'une insouciance disco et des flashs magnétiques d'une electro résolument actuelle.
Un peu comme si les Smiths faisaient la bringue sur le dancefloor en survêts fluos !

Chaban

On ne se place pas impunément sous l'égide d'une grande figure de la Résistance (en l'occurrence Jacques Chaban-Delmas). Aux injustices ordinaires, à l'impuissance des faibles, à la loi du plus fort, Myriam Sammour, alias Chaban, oppose la force fragile de ses chansons, armée d'un clavier, de quelques machines et percussions.
Avec une conviction communicative malgré l'existence encore brève de ce jeune projet, elle emprunte avec bonheur son épure répétitive au blues et sa puissance spirituelle au gospel. Aux âmes citoyens !

© Nico M photographe

Johannes

Est-ce du fait d'un séjour prolongé à Vienne ou ses études de violon classique ? Johannes aime donner un tour orchestral à ses chansons pourtant intimes et solitaires. Superposant rythmes électroniques, guitares électriques, violon, piano et harmonies baroques, sa musique avance en équilibre sur la corde sensible.
Récemment écrites, ses premières chansons (en français et en anglais) mettent en musique ses émotions, sans filtre. Une mise à nu qui vous mettra les poils !

Touttim

Pourquoi pense-t-on à Gainsbourg quand apparaît Touttim ? Peut-être à cause de l'élégance dandy de ce quartet ? Ou bien du débit presque slammé de son chanteur, qui joue avec la langue en virtuose, multipliant les jeux de mots, les allitérations lumineuses…
Mais foin de références, avec ses nouvelles chansons, Touttim affirme son identité et son univers théâtral, talentueusement mis en son par quatre musiciens qui balancent entre rock débranché, jazz nocturne ou tango un brin brumeux…

Les Iciniens

Attention objet musical non identifié ! Ici pas de références hype, ni d'effets rétro, le trio se fiche des modes et des codes. Hors format, la musique hirsute de ces affranchis ne ressemble à aucune autre : fleuve où coule les mots d'un slammeur poétiquement incorrect, le roulement de percussions africaines, le chant grave d'une clarinette basse ou le souffle aérien d'une flûte aux accents trad. « *Nous sommes tous des Kazapar, minuscules mais reliés de toutes parts.* »

© Simon Arcache

Archimède

Dix ans après ses débuts – et de nombreuses tournées, apparitions télé et diffusion sur les radios nationales –, Archimède porte toujours avec bonheur l'étendard d'une certaine pop à la française. Impossible donc de ne pas inviter sur la compile ce groupe phare du 5.3, alors que paraît son nouvel album, classieux cadeau d'anniversaire qui annonce un virage acoustique, négocié avec brio par le duo lavallois.

© Franck Louriou

Mazarin

Des aventures de la Saint-Java (à la fin du siècle dernier !) à celles de Mazarin, en passant par l'épopée de La Casa, Pierro Le Feuvre a tout connu. De la tournée des caf'conc' en camtar aux scènes des Francos de La Rochelle et de bien d'autres festivals prestigieux.
Cet hiver, il autoproduira son second album en solo, façonné au coin du poêle, en bon artisan folk. Une poignée de chansons acoustiques, qui captent avec une tranquillité désabusée l'air embrumé de ces temps incertains.

Adone Ipy

Adone Ipy, c'est d'abord un chanteur, au charisme électrique et à la plume aiguisée. L'homme, tout juste trentenaire, manie le verbe avec verve, et sublime son quotidien dans ses refrains bien balancés. Habillé d'arrangements folk-rock (on pense parfois à La Maison Tellier), son parlé-chanté évoque Alexis HK ou Vincent Delerm.
Désormais accompagné par un solide trio, le chanteur-guitariste publie cet automne son second album.

LA COMPILE PART EN LIVE

Outre le concert de lancement de la compilation le 13 octobre au Reflet à Saint-Berthevin, dans le cadre de **Tranzistour**, neuf médiathèques du département accueille neuf artistes figurant sur la 8e édition de la compile Tranzistor, du 12 au 26 octobre.
Toutes les informations sur tranzistor.org

Tristan Faulkner

À tout juste 18 ans, ce jeune Anglais, arrivé en France à 10 ans, épate par son jeu de guitare brillant et la maturité de ses folksongs. Bercé par Bob Dylan ou Joni Mitchell qu'écoutaient ses parents, il cite aussi Ed Sheeran ou Passenger, nouveaux hérauts de cette musique intemporelle qu'est le folk.
Rêveur, un peu lunaire, le songwriter écrit des chansons qui lui ressemblent, naturellement acoustiques, doucement mélancoliques, toujours sincères et sans manières.

Cygnus

Avril 2019. D'une ciel bas et brumeux, tombait le premier EP de Cygnus. Un disque à la maturité d'autant plus impressionnante, qu'il a été enregistré seul, des batteries au chant, par son géniteur, Maximilien Gabillard. Entre doom metal et post-rock, l'ambiance est sombre, paysage ténébreux et brouillards éthérés peints par des guitares aux lourdes résonnances. Le tout porté par une voix profonde comme le Loch Ness.
Évoluant désormais en quartet, Cygnus prépare (tranquillement) son second EP.

Birds in row

Plus de 600 concerts, qui les ont vus ferrailler de Tokyo à New-York, ont fait des Birds in row une référence sur la scène hardcore mondiale. Près d'une décennie après sa naissance, le trio lavallois publiait en 2018 un magnifique second album. Un tournant, où le groupe, sans se départir de sa fureur originelle, ménage des respirations mélodiques.
L'occasion ou jamais pour ceux qui seraient rester sur le seuil, de plonger dans la beauté convulsive de leur musique écorchée vive.

Whisper Night

Attention ça va saigner. Gore et sanglant comme un bon vieux film de zombies, le très chirurgical premier album de ces jeunes métalleux (20 ans de moyenne d'âge) tranche dans le vif, à coup de shreds de guitares épiques et d'envolées exaltées. Étudiant en piano et chant lyrique au conservatoire, le chanteur-guitariste du quartet colore d'une touche classique leur musique lyrique et brutale. Un élément qui vient renforcer l'identité déjà bien marquée de leur metal technique et sinueux, multipliant les ruptures et les (bonnes) surprises.

SUR LE WEB

Diffusée gratuitement à 6 000 exemplaires, le compile est également téléchargeable sur tranzistor.org, et disponible sur les plateformes de streaming (Spotify, Deezer…).

ANIMAL LECTEUR

SORJ CHALANDON

L'écrivain qui vous a donné envie d'écrire ?
Jules Vallès. Je devais avoir une dizaine d'années lorsque j'ai ouvert *L'enfant*, à la bibliothèque. L'histoire de ce Jacques Vingtras, gamin martyr, battu par ses parents et maltraité par la société qui se réfugie dans les Fables de la Fontaine et Thomas Cook, a immédiatement résonné en moi. Lorsque j'ai compris qu'il s'agissait d'une trilogie, avec *Le Bachelier* et *L'Insurgé*, un exemple de vie s'ouvrait à moi. Vallès m'a appris à lire et à serrer les poings.

Le livre que vous avez le plus relu ?
Finnegans Wake de James Joyce. Mais jamais jusqu'au bout et pour la même raison : je ne comprends rien, mais je m'accroche.

Une perle méconnue à découvrir ?
La Belle Lurette, d'Henri Calet. Parce que le monde ouvrier, parce que l'impertinence, parce que la révolte. Et pour cette dernière phrase écrite avant sa mort : « *ne me secouez pas, je suis plein de larmes* ».

Le livre que vous adoreriez lire à vos enfants ?
Le Journal d'Anne Franck, quand mes filles le souhaiteront. ◆

Président du jury du Prix du second roman, qui sera remis lors du prochain Festival du premier roman à Laval, Sorj Chalandon réside souvent en Mayenne. Il publie son 9e roman, *Une joie féroce*, qu'il présentera le 28 novembre à Laval (Café Étienne), lors d'une rencontre orchestrée par l'association Lecture en Tête.

CARTE BLANCHE À YAHIA BELASKRI

ALGER, UNE PROMESSE

Alger, ville capitale, grouillante, vibrante, plurielle par ses héritages, diverse par son architecture, sublime par son site, agrippée à une colline, ouverte sur la mer blanche du milieu. Alger, ville de failles et de sursauts, ville de contraste et de paradoxes, ville du soleil et de la tragédie, elle a toujours tremblé, à chaque fois elle s'est régénérée. Appelée El Mahroussa (la bien gardée), El Bahja (la Joyeuse), El Beida (la Blanche), la Mecque (des révolutionnaires !), elle est aujourd'hui capitale de la contestation du pouvoir corrompu qui a longtemps méprisé son peuple.
Ville du Prix Nobel de littérature Albert Camus et de poètes illustres tels Jean Sénac ou Kateb Yacine, « *elle (est) toujours comme une étoile qui brille de lumière propre* », affirme Francesco Gattoni, photographe Italien de Paris qui a sillonné le monde et qui s'est pris d'amour pour Alger.
Alger se découvre, on ne s'y prépare pas. Le pied posé, il s'agit d'entrer respectueusement car elle n'aime pas se faire bousculer, elle se rebiffe. Avec douceur, même lorsqu'il fait mauvais temps, alors les cœurs s'ouvrent, avec sincérité toujours. Ainsi, s'offrent les senteurs fugitives du jasmin encore présent, les odeurs de menthe et de coriandre qui s'exhalent des fenêtres ouvertes.
Elle se découvre depuis les hauteurs de la ville au coucher du soleil quand la rumeur enfle et envahit son ciel lumineux : les appels à la prière qui se suivent et se chevauchent, coups de klaxon répétés, récurrents, voix multiples se mêlant dans un charivari indescriptible. Depuis le balcon Saint-Raphaël, il faut dévaler les escaliers en traversant les jardins et en prenant soin de visiter les deux musées côte à côte, celui des Antiquités et celui de l'art islamique avant de se reposer au parc de la Liberté, anciennement parc Galland. De Saint-Eugène où domine Notre-Dame d'Afrique à El Harrach, elle regorge de surprises.
Elle se découvre aussi par la mer. Il faut prendre un bateau-taxi depuis la Pêcherie pour rejoindre Djemila et découvrir un panorama vertigineux.
Alger, ville passerelle pour l'à venir, un pont pour plus loin, invisible encore, promesse de ses enfants, vibrants, tendus vers le monde et ses mystères, animés par la vie et ses joies. « *Alger, capitale méditerranéenne de la culture* » propose l'écrivain Hubert Haddad. Un rêve à construire pour s'ouvrir une voie au milieu de la Mer blanche du milieu et proposer à ses citoyens – quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent – la possibilité de vivre dans l'harmonie. Alger méditerranéenne, se réclamant pleinement de l'Afrique et des héritages qui la constituent, ouverte sur le monde, faisant sienne la devise de l'Emir Abd el-Kader : « *Tout être est mon être* ». ◆

Invité régulier du Festival du premier roman et des littératures contemporaines de Laval, Yahia Belaskri est un familier de la Mayenne. Le romancier et écrivain franco-algérien signe sa quatrième et dernière chronique pour Tranzistor.

FOCALE LOCALE

PIERROT MEN

Longtemps, Pierrot Men a fait de la peinture avec des pinceaux. Pour un jour devenir peintre avec un appareil photo. Dans ses clichés – noir et blanc intenses ou photographies en couleurs d'une grande douceur –, tout est affaire de lumière : rayon de soleil qui inonde une pièce sombre ou vient iriser une brume matinale… Photographe de « l'instant décisif » cher à Henri Cartier-Bresson, Chan Hong Men Pierrot de son vrai nom capture « *à l'instinct des minuscules fragments de vie, de temps* », que lui seul semble voir. D'une grande pudeur et sobriété – pas de plan serré ou intrusif –, ses images disent, mieux que n'importe quels mots, l'âme du peuple malgache. Basé à Fianarantsoa, sur les hautes terres de Madagascar, il dresse au quotidien le portrait de la Grande île et de ses habitants.
Du 8 au 30 novembre, les photos de Pierrot Men seront présentées à l'Hôtel de ville de Château-Gontier, dans le cadre de la 8e édition du Presstival Info. Une exposition de clichés représentant Madagascar au début du 20e siècle viendra compléter ce voyage photographique sur l'Île rouge (entrée libre). ◆

La Compile #8

Adone Ipy ◆ Archimède
Birds in row ◆ Chaban
Cygnus ◆ Dureau ◆ Fawkes
Johannes ◆ Les Iciniens
Maine! ◆ Mazarin
Mémé les watts ◆ Sténopé
Touttim ◆ Tristan Faulkner
Whisper Night

Attention : artistes en création !

Anima compagnie ◆ T'Atrium
Louise Limontas ◆ Bretelle &
Garance ◆ Sandrine Périgois
Thomas Baudre

Bouche à oreille

Le Décibel ◆ Crève clothing
Étienne Saglio ◆ La maison bleue
Saison du Pays de Meslay-Grez
La maison rigolote

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

© Florian Renault

Olivier Hédin Tête à tête

© François Soutif

Maine! en résidence Émergences Sur le vif

© Arnaud Roiné

Édouard Bergeon Rencontre